



**HAL**  
open science

# Le château dans les récits des grands voyageurs au Moyen Âge

Hervé Mouillebouche

► **To cite this version:**

Hervé Mouillebouche. Le château dans les récits des grands voyageurs au Moyen Âge. Château, voyage et voyageurs, Anne-Marie Cocula, Michel Combet, Sep 2009, Perigueux, France. pp.57-92. halshs-01146477

**HAL Id: halshs-01146477**

**<https://shs.hal.science/halshs-01146477>**

Submitted on 7 Mar 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

textes réunis par

Anne-Marie  
COCULA

et Michel  
COMBET

# Château, voyage et voyageurs



ScriptaMediævalia 17

*Ausonius*



## Le château dans les récits des grands voyageurs au Moyen Âge

Hervé Mouillebouche

Le Moyen Âge a eu ses voyageurs aux longs cours. Le grand public connaît Marco Polo ; les médiévistes se régalaient des récits d'Odoric de Pordenone, de Guillaume de Rubrouck et de bien d'autres aventuriers qui ont eu le temps et l'heure de laisser un récit de leurs voyages. Or, ces grands voyageurs parlent peu de châteaux. Pour un castellogue, leur lecture est une redoutable diète. Après l'Oural, plus de donjon. Le Moyen Âge d'Extrême-Orient semble un Moyen Âge sans château fort. Ce sujet d'étude n'est pourtant pas tout à fait vain. D'une part, parce que les grands voyageurs remarquent parfois quelques forteresses au départ et plus souvent au retour ; parce qu'ils utilisent souvent les termes de *castrum* et de *chastels* pour désigner des structures qui, à leurs yeux, ont des points communs avec les châteaux, et parce que, *in fine*, le monde du château ne peut se définir qu'en déterminant précisément les limites du "monde sans château". C'est donc loin des châteaux que l'on pourra comprendre, finalement, ce qu'est un château.

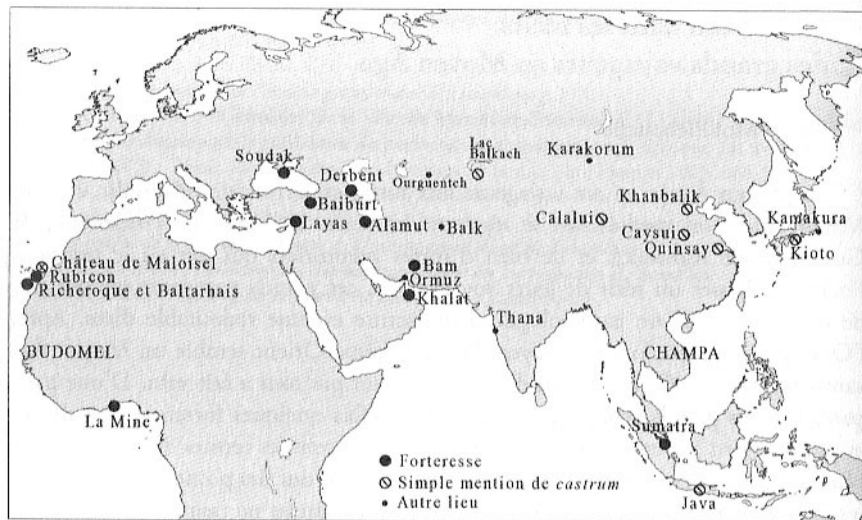
Qu'est ce qu'un château ? Aux yeux de l'archéologue contemporain, le terme désigne un groupe d'artéfacts identifiables par quatre caractères : *bâtiment défensif habitable ostentatoire*. *Bâtiment*, parce que le château désigne une élévation, un monument, par opposition au *castrum* qui est souvent un espace, pas toujours monumentalisé. *Défensif*, pour le distinguer du palais. *Habitable*, pour le distinguer du simple beffroi ou de la citadelle. Le château médiéval est une résidence, généralement familiale et intermittente, d'une élite sociale. *Ostentatoire* enfin et surtout, puisque le château donne à voir qu'il est défensif et habitable. C'est donc ce type de châteaux que nous allons rechercher dans les récits des voyageurs.

Les récits de voyage sont extrêmement nombreux, trop nombreux même pour être tous traités dans cette modeste approche<sup>1</sup>. Ainsi, nous nous contenterons d'étudier les récits occidentaux lointains (ceux qui dépassent l'Oural et l'Atlantique), en négligeant les récits des pèlerins en Terre Sainte, des voyageurs musulmans dans le *dar al Islam*, et des voyageurs chinois un peu partout dans le monde<sup>2</sup>.

Nous commencerons, en hors-d'œuvre, par voir les voyages vers l'est (l'Atlantique) et vers le sud (l'Afrique), avec de beaux exemples de faux châteaux. Puis nous nous lancerons dans les autoroutes médiévales que furent la route de la soie (continentale) et la route des épices (maritime) pour tenter de comprendre ce que les voyageurs appelaient "châteaux" en Asie puis lors de leur retour en Europe.

1 Voir notamment Richard 1981.

2 Jaubert 1840, Bresc & Nef 1999 (Idrissi) ; T'Serstevens 1959, Paule 1995 (voyageurs arabes) ; Chabot 1893 (Raban Çauma) ; Lelièvre 2004 (voyageurs chinois).



Enfin, nous nous intéresserons à quelques textes méconnus et mal compris sur la stratégie des Mongols à l'encontre les châteaux occidentaux.

### LES VOYAGEURS VERS L'OUEST ET VERS LE SUD

Vers l'ouest, rien, ou pas grand chose. Les Scandinaves sont de grands navigateurs et d'immenses écrivains, mais on ne peut compter leurs sagas au rang des "récits de voyage". Les seules œuvres qui intéressent l'histoire des explorations et qui, à nos yeux, peuvent passer pour de tels récits, sont les deux sagas racontant la découverte du Vinland<sup>3</sup>. On ne s'étonnera pas de ne pas y trouver de châteaux, puisque ce type de bâtiment est inconnu des Vikings, et qu'ils avaient peu de chance d'en apercevoir entre le Groenland et Terre-Neuve<sup>4</sup>.

Les Irlandais ont vraisemblablement navigué moins loin que les Scandinaves, mais la littérature celtique a développé un véritable thème du voyage : les *immrama*. Il s'agit de voyages mythologiques ou imaginaires, sans grand souci de vraisemblance, et qui sont des chefs d'œuvre de la littérature de voyage. Les récits

3 Gravier 1955.

4 Dans les deux récits, le premier exil d'Éric le Rouge est néanmoins dû à un conflit autour d'un habitat aristocratique. Le *récit des Groenlandais* rapporte qu'Éric le Rouge "prêta à Thorgest, de la Grande Demeure, les poutres de son plancher, et il n'obtint pas qu'on les lui rendit quand il les réclama" (Gravier 1955, 109-110). Dans la *Saga d'Éric le Rouge*, on précise qu'il s'agissait des poutres de sa "salle" (*setstokki*), c'est-à-dire d'une maison halle (*ibid.*, 46).

qui nous sont parvenus ont souvent été mis en forme entre le VII<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> siècles. À cette époque, l'Irlande ne compte pas encore de "châteaux forts", mais la société s'organise autour du "dun", de l'oppidum qui peut être une forteresse de hauteur ou une simple "maison royale", et des raths ou ringforts, qui sont des enceintes de terre à usage moins aristocratique. Mais l'Irlande connaît aussi la structure plus particulière du crannog, c'est-à-dire d'une île artificielle construite sur un lac<sup>5</sup>. Et c'est bien le crannog qui semble être à l'origine des châteaux dans les récits de voyages. En effet, dans les *imm-rama*, les voyageurs qui errent d'île en île rencontrent, généralement une seule fois, une île portant un château.

Mael Duin, l'Ulysse irlandais du XI<sup>e</sup> siècle, découvre au milieu de l'Atlantique un vrai château de pierre, entouré de murailles de pierres blanches et bâti de maisons blanches appuyées contre la muraille<sup>6</sup>. On retrouve un épisode similaire dans la *Navigatio sancti Brendani*, écrite au IX<sup>e</sup> siècle et dérivant sans doute du même récit primitif perdu. Le récit est très court : saint Brendan trouve sur une île un *oppidum* et dans l'oppidum une *aulam magnam* équipée de lits, de chaises et d'eau pour se laver les pieds<sup>7</sup>. Au XII<sup>e</sup> siècle, Benedeit, le traducteur franco-normand de la *navigatio*, redessine le *castrum* selon les critères de son époque :

*Vunt la veie qui bien les duit.  
Dreit les meinet a un castel  
Qui riches ert et grant et bel  
E resemblout mult regal leu  
De emperur mult riche feu.  
Entrerent enz dedenz le mur  
Qui tuz ert faiz de cristal dur.  
Paleiz veient tuz a marbre  
N'i out maisun faite de arbre  
Gemmes od l'or funt grant clarté  
Dunt li pareit sunt entailet.  
Mais une rien mult lur desplout,  
Que en la ciitet hume n'i out.  
Dunc esgardent l'alçur palais,  
Entrent en enz al num de pais<sup>8</sup>.*

5 MacNeill 2000, 9.

6 Arbois de Jubainville 1892, V, 469 (trad. F. Lot) "Le château gardé par un chat. Ils aperçurent alors une île peu grande, sur elle une forteresse, et autour un mur blanc élevé comme s'il avait été fait de chaux vive, de manière à ne former qu'un seul bloc. La hauteur du mur était grande ; il touchait aux nuages. La forteresse était ouverte. Autour des remparts étaient de grandes maisons blanches comme la neige."

7 Selmer 1959, ch. VI : *Tunc Sanctus Brendanus cum suis fratribus secuti sunt canem usque ad oppidum. Intransitibus autem in (oppidum) viderunt aulam magnam ac stratam lectulis et sedibus aquamque (ad) pedes lavandos.*

8 Short 1984, 36-38.

L'auteur normand accumule les poncifs littéraires sur les résidences aristocratiques et désigne indifféremment l'oppidum par *castel*, *palei* et *citet*, ce qui, somme toute, reflète bien la polysémie des termes *dun* et *oppidum*.

Les fils de Corre (*imm-ram curaig ua Cora*), abordent également une seule fois près d'une forteresse "merveilleuse, étincelante, avec une palissade d'airain tout autour". Snedgus et Mac Riagla, deux moines colombaniens en pèlerinage sur l'océan, font aussi escale dans un unique château où 60 exilés condamnés à l'ordalie du voyage en mer ont trouvé refuge. La version en vers évoque explicitement la porte de la forteresse<sup>9</sup>. La version en prose, plus détaillée, ne parle pas de "château" mais se contente de faire entrer les deux moines dans "la maison du roi"<sup>11</sup>.

Dans la navigation de Bran, les détails du voyage sont évoqués seulement dans le chant prophétique d'une fée. Il n'y a donc pas vraiment d'étape au château. Pourtant, l'île des femmes, "bordée de falaises étincelantes", évoque sans conteste les murailles blanches du voyage de Mael Duin. Et le récit commence par un chant magique, "qui sortait de la forteresse"<sup>12</sup>.

Le thème récurrent de la forteresse dans les *imm-rama* n'est pas dû à un manque d'imagination des auteurs ou à la copie servile d'un modèle unique. Il y a plutôt une volonté explicite, de la part des bardes, de mettre en cohérence les différents voyages. Quand Snedgus et Mac Riagla s'approchent d'une colonne touchant le ciel, l'auteur précise que "c'était la colonne aperçue par Mael Duin". Le château de tous les *imm-rama* est donc, *stricto sensu*, toujours le même. Dans la géographie imaginaire irlandaise, il y a sur la mer de l'ouest une île aux oiseaux, une île aux femmes et une île au château. La forteresse est décrite de bien des manières, mais elle est toujours ouverte, déserte et dangereuse. Les navigateurs s'y ravitaillent, mais ils évitent de s'y attarder.

Vers le sud, les récits sont plus tardifs et (un peu) moins imaginaires. Mais les châteaux ne sont pas toujours plus réalistes que dans les mers d'Irlande. Le récit le plus circonstancié de la découverte des côtes d'Afrique au Moyen Âge est le compte-

9 Stokes 1893, ch. 54 : *After that there appeared to them another island, wonderful, shining, with a brazen palisade around it, and a brazen net spread-on its spikes outside. They leave their boat on the sea-strand and went towards the fortress which was in the is land.*

10 Ó hAodha 1997, vers 47 : *The cleric declared knowledgeable – [his] dignity was confirmed : "Over the house-post of the fortress there are thrice sons of the king of Tara alive".*

11 Stokes 1905, ch. 21 : *"Sing you still", saith the cleric, he said : "here is the sianan of Ireland !". "Let us go, O clerics ! say the women, to the house of the King of the island, for therein we (leg. ye) shall have welcome and refreshment."*

12 Dottin 1926, ch. 1 et quatrain 19 :  
"C'est un jour d'éternel beau temps,  
qui verse de l'argent sur les terres ;  
une falaise blanche bordant la mer,  
qui reçoit du soleil sa chaleur".

rendu historique qu'en fait le Portugais Gomes Eanes de Zurara vers 1448. Il n'y parle jamais de châteaux, pas même au départ de Lisbonne ou de Ceuta<sup>13</sup>. Quelques années plus tard, le Vénitien Alvise Ca' da Mosto écrit un récit époustouffant de son voyage en Guinée (1455-1456). L'absence de château et de ville est d'ailleurs pour lui une caractéristique du Sénégal et de l'Afrique noire :

“Je rapporterai maintenant ce que j'ai pu voir du seigneur Budomel (roi du Sénégal), de ses coutumes, de sa demeure. Je dois d'abord vous avertir, bien que ces gens aient le titre de seigneur, de ne pas vous imaginer qu'ils aient châteaux ou villes ; même le roi de ce pays ne règne que sur des villages et sur des paillotes”<sup>14</sup>.

À cinquante lieues françaises à l'ouest des côtés de “Guinée”, les îles Canaries sont visitées, conquises et colonisées de 1402 à 1406 par les Normands, Jean de Béthencourt et Gadifer de la Salle. Les chapelains respectifs des deux aventuriers rédigèrent un premier récit, perdu, de l'expédition, et chacun des deux protagonistes commanda ultérieurement une version propre du récit qui lui serait plus favorable. Les deux ouvrages, assez semblables, sont connus sous le titre de *Canarien*. Ils conservent plusieurs détails propres à intéresser les castellologues. On pourra distinguer trois types de forteresses dans le *Canarien* : les châteaux indigènes des Guanches, les châteaux des précurseurs de Jean et Gadifer, et les châteaux bâtis par les colons normands.

Les Guanches sont connus comme une société très archaïque. Ils ne connaissent ni le fer ni la poterie tournée, ils vivent dans des grottes, et chaque île est soumise à un ou plusieurs caciques que les Normands appellent rois. On est donc un peu surpris quand les auteurs du *Canarien*, par deux fois, nous parlent des “formidables forteresses” indigènes de l'île de Fuerteventura :

Ch. 71/73. “Ils ont les plus forts châteaux que l'on puisse trouver. Mais ils les ont abandonnés et ne s'y réfugient plus, par peur d'être assiégés. En effet, ils ne vivent que de viande et s'ils étaient assiégés en leurs forteresses, ils ne pourraient survivre, car ils ne savent pas saler la viande”<sup>15</sup>.

Ch. 74/77. “Et comme nous l'avons dit ci-dessus, il apparaît bien qu'ils ont eu guerre entre eux, car ils ont les plus forts châteaux, édifiés à leur manière, que l'on pourrait trouver. Et ils ont aussi au milieu du pays un très grand mur de pierre, qui traverse tout le pays d'une mer à l'autre”<sup>16</sup>.

13 Bourdon 1994.

14 Verrier 2003, 64.

15 Serra Rafols 1959, II, 265 ; Aznar 2008, 223 : “*Et pert bien qu'ilz ont eu guerre entre eulx, car ilz ont les plus fors chastiaux que on puist trouver nulle part, lesquelz ils ont abandonnés et ne se retraient plus, pour doute qu'ilz ne soient enclos, car ils ne vivent que de char et qui les enclorait en leurs fortresses, ilz ne pouvoient vivre, car il ne s'alle point leur cher, pour quoy elle ne pouroit longuement durer*”.

16 Serra Raffols 1959, II, 285 ; Aznar 2008, 235 : “*Et comme devant est dit en aultre chappitre, ilz pert bien que ilz ont eu guerre entre eulx, car ilz ont les plus fort chastiaux, edificés selon*”.



Quelles peuvent donc être ces extraordinaires forteresses qui ne sont jamais mentionnées dans les guides touristiques des Canaries ? Connaissant le type d'habitat des Guanches, on pourrait penser à des châteaux troglodytiques, comme ceux de Fleckenstein (Bas-Rhin) ou Cotignac (Var). Mais l'île de Fuerteventura est précisément l'île des Canaries la plus démunie de grottes de falaise. E. Serra Rafols, archéologue et éditeur du *Canarien*, a diligenté une vaste enquête pour retrouver les vestiges de "ces plus forts chastiaux"<sup>17</sup>. Il les identifie avec des petites tourelles de pierre sèche, bâties au sommet des montagnes, que les archéologues datent d'avant l'arrivée des Européens<sup>18</sup>. Sa démonstration prouve que les Guanches ont connu un système de fortification maçonnée. Mais on peine à croire que l'auteur du *Canarien*, même subjugué par l'enthousiasme de l'explorateur, ait pu confondre ces simples cabanes avec de puissantes forteresses. Les derniers éditeurs de l'œuvre suggèrent qu'il pourrait s'agir de vastes enceintes villageoises, ce qui ne correspond pas à la description de forteresses abandonnées<sup>19</sup>. La solution est peut-être plus simple et plus grandiose. L'île de Lanzarote est couverte de volcans qui forment des cônes et des cratères d'une splendide régularité (fig. 1). Or, jamais l'auteur du *Canarien* n'évoque le caractère volcanique de l'île. Probablement, ces Normands du pays de Caux, qui n'avaient vu ni l'Islande ni la Sicile, ne savaient guère ce qu'était un volcan. Aussi,

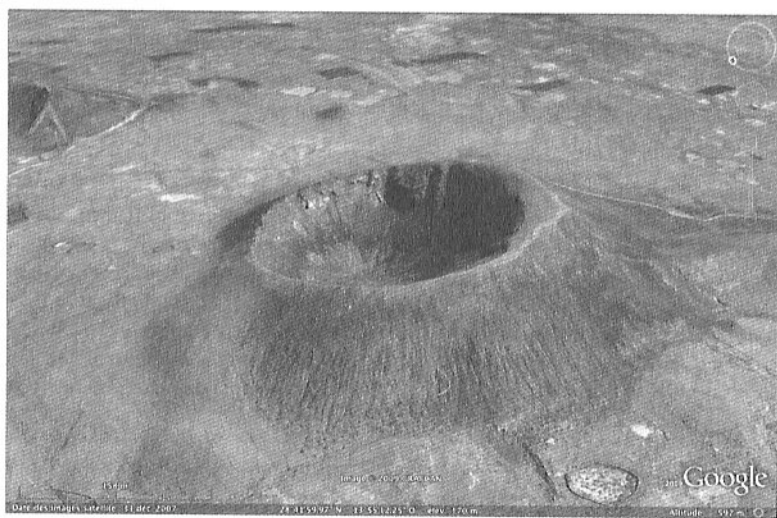


Fig. 1. Parc National de las dunas de Corralejo. Image de synthèse d'un volcan, google earth 2009. Les Normands ont pris les cratères volcaniques de Fuerteventura pour de gigantesques enceintes défensives.

*leur maniere, que on pouroit trouver nulle part. Et ont aussi comme au milieu du pais ung tresgrant mur de pierre, qui comprend la endroit tout en travers de l'une mer à l'autre".*

17 Serra Rafols 1959, III, 228.

18 Jiménes Gonzalez 1999.

19 Aznar 2008, 223, n. 72.

ils ont pu prendre ces grands cratères éteints (qui devaient en outre servir de refuge aux populations) pour de gigantesques enceintes de terre abandonnées, dont les remparts avaient été élevés de main d'homme. Cette interprétation est d'autant plus convaincante que le fameux "*tresgrant mur de pierre*" qui sépare les deux royaumes est lui aussi un phénomène géologique : une barrière de sable dur encore visible au sud de l'île entre les reliefs volcaniques et la presqu'île de La Pared.

Les auteurs du *Canarien* évoquent également une forteresse construite par un de leurs prédécesseurs : Lancelot Maloisel. Les Normands, nouvellement arrivés, sont menacés par la famine lorsqu'un roi Guanche les ravitaille en leur vendant de l'orge. L'historiographe de Gadifer note : "*Et aucuns jours après transmist Gadifer de ses gens pour querir de l'orge, que nous n'avions plus de pain se pou non. Si assamblèrent grand quantité d'orge et la mistrent en un vieu chastel que Lancelot Maloisel avoit jadis fait faire quant il conquist le pays, selon ce que l'on dit*"<sup>20</sup>. La version Béthencourt reprend la même phrase en omettant "*quand il conquist le pays*"<sup>21</sup>. Quelques pages plus loin, les deux versions concordent pour situer "*le vieil chastel*" de Maloisel "*sur une haute montagne*"<sup>22</sup>.

Lancelot Maloisel, en latin *Lanzarotus Malocellus*, est un navigateur génois qui aurait débarqué aux Canaries en 1312, soit un siècle avant Jean de Béthencourt<sup>23</sup>. Ce château, que le *Canarien* situe au nord de l'île de Lanzarote, près de Rubicon, est actuellement identifié avec la forteresse de Guanapey, bâtie sur la crête d'un volcan au-dessus de Teguisse<sup>24</sup>. Le site a été reconstruit au xv<sup>e</sup> siècle et il ne reste aucune trace de la forteresse attribuée à Lancelot Maloisel. Certes, les colons normands ont pu trouver des traces de leurs devanciers : soit de l'expédition génoise de 1312, soit de l'expédition hispano-portugaise de 1341-1342. La référence à Maloisel, dans les deux versions du *Canarien*, est tout de même curieuse. Tout le récit du *Canarien* sert à justifier les droits des Normands sur les Canaries, en les présentant comme les premiers conquérants d'une *terra incognita*. Ainsi, l'auteur se garde bien de préciser que l'île de Malocelle tient son nom de l'explorateur génois. Or, les droits souverains de Jean de Béthencourt, futur roi des Canaries, se trouvent soudain remis en cause par une malheureuse précision archéologique à propos d'un anecdotique grenier à orge. Vraisemblablement, la précision a été portée primitivement par le chapelain de Gadifer de La Salle dans le but de ternir l'image de son rival Jean de Béthencourt. Ce dernier, en recopiant le récit de Gadifer, supprime la mention de la "conquête de l'île" par Maloisel, mais il lui laisse la paternité du château, au risque d'offrir un bel argument aux futures revendications génoises.

20 Serra Rafols 1959, III, 61.

21 *Ibid.*, II, 121 ; Aznar 2008, 130-131.

22 *Ibid.*, II, 125, III, 63 ; Aznar 2008, 132-133.

23 Perez Embid 1948, 58.

24 Serra Rafols 1959, III, 208 ; Aznar 2008, 130, n. 64.

Jean de Béthencourt et Gadifer de La Salle sont eux-mêmes des bâtisseurs de châteaux. À peine débarqués sur l'île de Lanzarote, avec 53 hommes, ils "*commencerent ung chastel qui s'appelle Rubicom*"<sup>25</sup>. Ce château, dont les vestiges ont été retrouvés à la pointe sud de l'île, sert de lieu de commandement, de lieu de retraite et de camp de base pour la conquête de l'archipel.

La conquête de la seconde île, Fuerteventura, commence également avec la construction de châteaux. Les hommes de Jean de Béthencourt élèvent la forteresse de Riche Roque "*afin de mettre le pais en sa subjecion*", mais elle est rapidement prise par les indigènes<sup>26</sup>. Gadifer, qui commence à se démarquer de son associé, s'installe "*en une place que il avoit aucunement fortiffiée*"<sup>27</sup> et que son fils bâtard Hanybal nommera Baltarhayz<sup>28</sup>.

Quel aspect pouvaient avoir ces forteresses bâties dans les premiers jours de l'installation ? C'était vraisemblablement des bâtiments très rustiques. En 1405, après un rapide passage en Normandie pour recruter des colons, Jean de Béthencourt se vante d'avoir enfin ramené des charpentiers et des maçons pour construire deux églises<sup>29</sup>. Les trois premiers châteaux n'avaient donc pas été bâtis par des hommes de l'art. Une partie des défenses était vraisemblablement montée en pierres sèches. La forteresse de Baltarhayz, qui semble la plus petite des trois, est constituée d'une simple tour. Une partie de la structure est sans doute en bois puisque "*ung allemant en son languaige demanda du feu pour ardoir la tour*"<sup>30</sup>. Les châteaux servent de lieux de réception pour recevoir les caciques locaux, mais le confort y est rudimentaire. La première année, Jean et Gadifer "*ont esté moult lons temps couchant à terre plaine, sans draps, linge ne linge*". Mais l'équipement évolue au fil du temps et, dès la seconde année, Jean de Béthencourt fait "*abiller le chastiau de Richeroque*" car les Guanches

25 Serra Rafols 1959, II, 31 ; III, 25 ; Aznar 2008, 84-85. Le ms Béthencourt attribue à son seul auteur l'initiative de cette construction.

26 Serra Rafols 1959, II, 219-220 ; Aznar 2008, 189 : "*Puis après passa Monseigneur de Bethencourt en l'isle d'Erbane [...] Et après à commencé à se fortifier à l'encontre des anemis, affin de mestre le pais en sa subjecion [...] Mons. de Bethencourt a fort entendu à soy fortifier et a commencé une fortresse en ung grant pendant d'une montaigne, sur une fontaine vive, à une lieu près de la mer, qui s'appelle Riche Roque, laquelle les Canares ont prins depuis que Monseigneur retourna en Espagne et tuerent une partie des gens que ledit seigneur y avoit laissé*".

27 Serra Rafols 1959, II, 221 ; Aznar 2008, 191 ; ms Gadifer : Serra Rafols 1959, III, 123 ; Aznar 2008, 192 : "*Et quand Gadifer fut arivé au Port des jardins, il commensa à se fortifier et fit une tour à deux lieuez de la, en un beau plain païs près de boys et de rivere courant, qui s'appelle la tour de Vauta... [manque un folio]*".

28 Serra Rafols 1959, II, 263 ; Aznar 2008, 221. Baltarhayz signifie sans doute "la haie du Bartard".

29 Serra Rafols 1959, II, 321 ; Aznar 2008, 257.

30 Serra Rafols 1959, II, 281 ; Aznar 2008, 231.

avaient pillé ses “*abillements, c'est assavoir force fer et canons, et rompire coffres et tonnyaulx*”<sup>31</sup>.

Des vestiges de ces trois sites semblent avoir été mis au jour dans les années 1960. De Baltarhaye, il reste quelques murs de pierres sèches, près de la côte nord-est de Fuerteventura. Riche Roque a laissé son nom à une source. Il reste du château une base de tour ronde de 4,3 m de diamètre et les bases d'un bâtiment rectangulaire de 2,75 x 2,85 m<sup>32</sup>. Rubicon a laissé des vestiges mieux structurés, qui ont donné lieu à de véritables fouilles. Dans les années 1960, les frères Serra Rafols ont tout d'abord mis au jour les bases d'un bâtiment maçonné de 4 x 7 m, bâti sur un éperon dominant les plages de Papegay, constitué de deux petites salles ouvertes au sud-est sur toute leur largeur, et primitivement couvertes de voûtes (fig. 2)<sup>33</sup>. Sans doute faut-il y voir plutôt les vestiges d'une reconstruction postérieure à 1406 et effectuée par les maçons et charpentiers ramenés de Normandie. Des fouilles plus modernes, entreprises en 1986-1988, ont montré que ce premier édifice protégeait en fait une bourgade beaucoup plus vaste, comprenant au moins trois puits souterrains, la chapelle Saint-Martial, une modeste cathédrale et vraisemblablement une enceinte villageoise<sup>34</sup>. Les fouilles permettent dès lors de mieux comprendre le texte : quand

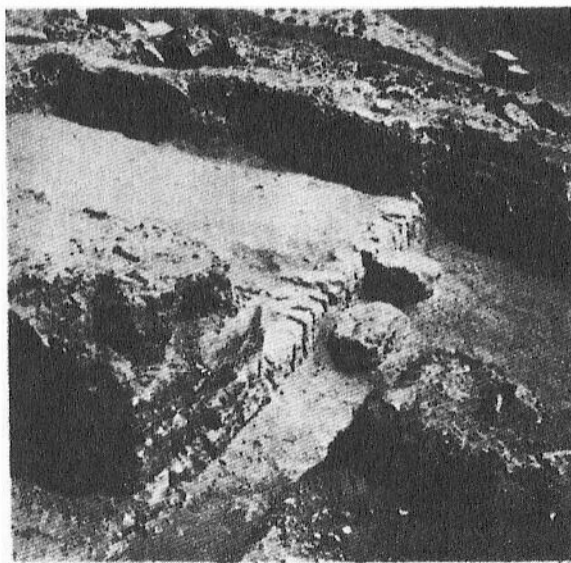


Fig. 2. Fondation de la chambre orientale du château de Rubicon ; rapport de fouilles 1960, photo don José de Calasanz Serra Rafols.

31 Serra Rafols 1959, II, 267, 269, 263 ; Aznar 2008, 223, 225, 221.

32 Serra Rafols 1952, 509-527 ; Aznar 2008, 188, n. 70.

33 Serra Rafols 1959, III, 190-223.

34 Aznar Vallero & Tejera Gaspar 1989 ; Aznar Vallero & Tejera Gaspar 2004 ; Aznar 2008, 39-53.

les réfugiés se pressent par centaines dans le *chastel* de Rubicon, il ne faut pas entendre *chastel* au sens restreint de tour, mais au sens large de bourgade fortifiée.

Après 1406, Jean de Béthencourt organise la colonisation des Canaries sur le modèle féodal du pays de Caux. Les colons nobles ont droit de se construire "*fortes places*". Les non nobles sont logés dans de simples hôtels. L'ancien roi de l'île, qui a fait sa soumission et a demandé le baptême, aura la meilleure terre de Lanzarote, mais il n'a pas le droit d'y bâtir une forteresse<sup>35</sup>.

Enfin, on regardera avec intérêt les enluminures qui illustrent le manuscrit dit de Jean de Béthencourt. L'imagier, vers 1490, a suivi au plus près le texte, mais visiblement sans avoir recours aux conseils d'un voyageur (fig. 3). Sous sa plume, les Canaries se couvrent de hourds et de créneaux. Au mot "châteaux" semble correspondre un unique modèle pictural, avec des variantes sociales : Baltarhaye, le château du vassal, est une tour entourée d'une haie, qui exprime la très contestée infériorité d'honneur de Gadifer, alors que Riche Roque, château du "roi" Béthencourt, affecte un plan carré cantonné. Le seul sacrifice à la réalité des châteaux insulaires est l'absence notoire de tout fossé. Notre imagier savait-il que le climat des Canaries était trop sec pour remplir des douves ? Ou bien, plutôt, il aura pensé que la nature même des îles rendait ce fossé superfétatoire...

Quittons maintenant les Canaries pour partir à la recherche d'un énigmatique château, qui aurait été bâti par des compatriotes de Béthencourt et La Salle au *xiv<sup>e</sup>* siècle, au large du Ghana. Selon la vulgate historique, l'exploration de la

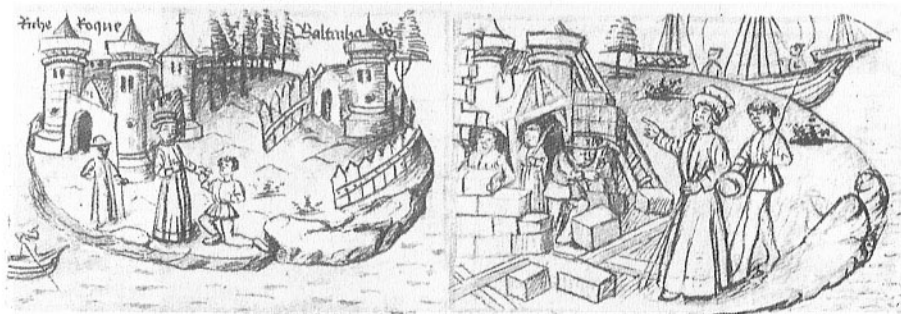


Fig. 3. Ms mm 129, BM Rouen, f° 44 et 54. Redessiné par E. Serra Rafols, t. II, 221, 267.

35 Serra Rafols 1959, II, 327 ; Aznar 2008, 259 : "*Monseigneur de Bethencourt luy octroya qu'il vouloit bien qu'il eut hostel et mesnage plus que nul autre de Canariens d'icelle isle et des terres suffisamment, mais de forteresse il n'aroit point nul du pais. [...] Ledit seigneur loga les gentilz homes de son pais es fortes plasses et fit tant qui furent contens ; et les autres parveillement du pais de Normandie furent logez chacun cellon qu'il sembloit estre de raison et de faire*".



Fig. 4. Braun 1572, pl. 29 : Saint-Georges : *oppidum* de la Mine.

côte africaine fut l'œuvre de navigateurs portugais, parfois d'Italiens, missionnés notamment par le prince portugais Henri le Navigateur. Or, en 1669, Villault de Bellefond, un chercheur qui travaillait au service de Colbert fit dans les archives de Dieppe une découverte inespérée qui permettait de conforter les droits des colons français en Afrique. Les marins de Dieppe, dans le plus grand secret, avaient ouvert une voie vers l'Afrique noire dès l'année 1364<sup>36</sup>. En 1423, ils ont un établissement à La Mine (Elmina, côte du Ghana), qu'ils dotent d'une église en 1427<sup>37</sup>. Mais la guerre de Cent ans ruine le commerce dieppois, tandis que les Portugais, arrivés à La Mine en 1482, y bâtissent, en 1482, le château qu'on y voit encore (fig. 4). Et, en 1694, les archives du port de Dieppe brûlent, et avec elles les preuves des prétentions françaises sur le Ghana.

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les luttes coloniales autour de l'Afrique redonnent une actualité brûlante à ses vieilles histoires. Le géographe français Marie-Armand d'Avezac, archiviste de la direction des colonies au Ministère de la marine, entreprend de réhabiliter l'histoire des Dieppois en Afrique<sup>38</sup>. Il finit par mettre la main sur un témoignage irrécusable, celui du voyageur hollandais Olivier Dapper, qui écrit en 1668 :

36 Villault de Bellefond 1669.

37 *Ibid.*, 423, 424.

38 D'Avezac 1845, 73.

“Le château de La Mine est un très vieil édifice, comme le démontrent différentes dates en divers endroits. À une batterie en ruine restaurée par les nôtres il y a quelques années et nommée la batterie française (parce qu'elle était de construction française et que les Français, suivant ce que disent les indigènes, étaient établis en ce lieu avant l'arrivée des Portugais), nos gens trouvèrent le millésime de l'an treize cent, mais les deux caractères suivants ne purent être déchiffrés”<sup>39</sup>.

Le témoignage, par un étranger qu'on ne peut soupçonner de partialité, vient à point nommé confirmer la réalité de l'aventure dieppoise. D'Avezac gagne dans l'affaire son épée d'académicien, et la découverte est reprise par Fréville dans son *Histoire de Rouen* de 1857, par Gravier dans son édition du *Canarien* de 1874, et trouve sa consécration dans le *Dictionnaire historique* de Mourre<sup>40</sup>.

Y avez vous cru? Dès 1950, R. Maunay ose remettre en doute l'épopée nationale, qui est définitivement ruinée quand Michel Mollat met la main sur les copies oubliées des archives du port de Dieppe, remontant à 1402<sup>41</sup>. Il n'y est jamais question de navigation lointaine. Les Dieppois n'ont pas découvert le Ghana ; Villault de Bellefond est un faussaire ou un naïf ; le château de La Mine restera portugais.

Peut-on tirer une conclusion de tous ces châteaux atlantiques, des mythes irlandais aux falsifications du Ghana, en passant par les rois du Budomel et les châtelains des Canaries ? Dans ce monde de marins, le château est rare. Il sert de port, de refuge, d'amer ; il est surtout la trace de l'Occident et des Occidentaux. Quand le voyageur a l'impression d'entrer dans un autre monde, le château lui offre l'ombre réconfortante du souvenir de la patrie.

## LES VOYAGEURS VERS L'EST

Au Moyen Âge, le vrai voyage se fait vers l'est, vers Jérusalem, le Cathay et le paradis terrestre. Les Portugais contournent lentement l'Afrique pour atteindre l'est, et Christophe Colomb, en cinglant vers le couchant, cherche encore un raccourci vers le Levant. Celui qui en revient a vraiment vu le monde. Il raconte. On l'écoute, on conserve ses récits. Le voyage abonde, la littérature surabonde. Tentons un rapide inventaire.

### Les récits de voyage

Abandonnons – à regret – les pèlerins de Jérusalem, les voyageurs arabes et les navigateurs chinois. Ne parlons pas des cosmographes, des Cosmas Indicopleustès ou des Honorius Augustodunensis, qui n'ont fait que perpétuer l'encyclopédisme antique<sup>42</sup>. Laissons tomber Jean de Mandeville, plagiaire sans scrupule qui jeta un

39 Dapper 1668, 439.

40 Fréville 1857, I, 312, 324 ; Gravier 1874, p. XIII-XVII ; Mourre 1978, art. Dieppe.

41 Maunay 1950 ; Mollat du Jourdin 1952.

42 Cosmas ; Wolska-Conus 1968. Honorius : P.L. 172, col. 115-146.

discrédit durable sur la littérature de voyage médiévale<sup>43</sup>. On aurait pu commencer le Moyen Âge avec Benjamin de Tudèle, juif espagnol qui visite la diaspora jusqu'à Bagdad, de 1165-1172, et qui rapporte des nouvelles de Pékin<sup>44</sup>. Mais ce premier voyageur s'écarte peu de la Méditerranée. On aurait également trouvé beaucoup de châteaux dans la *relation de David*, c'est-à-dire le récit très déformé des victoires de Kütchlüg tel qu'il parvient aux oreilles des Croisés en 1219<sup>45</sup>. Mais il ne s'agit pas *stricto sensu* de littérature de voyages. On écartera pour la même raison la fameuse *lettre de Prêtre Jean* et son merveilleux palais enchanté<sup>46</sup>.

Les grands voyages vers l'est commencent en 1241. Cette année-là, les Mongols écrasent les armées polonaises et allemandes et font leur grande entrée dans l'histoire de l'Occident. La chrétienté hésite entre peur et espoir. Peur, parce que ces Mongols dont le nom sonne comme "Gog et Magog" pourraient bien être les peuples infernaux qui ravageront le monde avant la venue de l'Antéchrist. Espoir aussi, parce que les Mongols ne sont pas musulmans. Ils sont donc ouverts à l'annonce du Salut et on ne doute pas d'en faire sous peu de bons chrétiens. Ou au moins des alliés contre les musulmans. Avec ces espérances, le pape Innocent IV envoie trois ou quatre ambassades au grand Khan, dans l'espoir que l'une au moins arrivera<sup>47</sup>. Ces quatre missions utilisèrent quatre itinéraires différents, de manière à pouvoir profiter du voyage pour apporter des messages pontificaux aux églises orientales.

On ne connaît presque rien de la mission de Laurent de Portugal. En revanche, les trois autres voyages sont mieux connus. Le franciscain Jean de Plan-Carpin partit par la Russie et la Pologne. En fidèle serviteur, il fit plus qu'il ne lui était demandé. Il ne se contenta pas de porter la missive pontificale aux premiers détachements de Mongols rencontrés, mais il poussa son périple jusqu'à Karakorum, capitale de l'Empire Mongol, qu'il atteignit en 1245. À son retour, il rédigea le récit de ses aventures ; il y donnait en outre tous les renseignements utiles pour évangéliser ou pour vaincre les Tartares<sup>48</sup>. Un second récit de ce même voyage, rédigé par le moine C. de Bridia, compagnon ou plagiaire de Plan-Carpin, a été retrouvé au début du xx<sup>e</sup> siècle, mais rapidement considéré comme un faux<sup>49</sup>. En effet, la carte du Vinland, qui accompagnait cette *histoire tartare*, contenait des pigments chimiques modernes, ce qui jetait un discrédit sur l'ensemble du document. Néanmoins, les récents travaux de Kirsten A. Seaver ont largement réhabilité les deux documents.

43 Deluz 1993 ; Deluz 1984.

44 Harboun 1986.

45 Richard 2005, 41-58.

46 Bejczy 2001.

47 Richard 1975.

48 Lat. : Société de géographie 1839, 603-773 ; fr. : Bergeron 1735, I ; D'Avezac 1838 ; T'Serstevens 1959, 129-193 ; Schmitt 1961.

49 Skelton 1965 ; Seaver 2004.



Le dominicain André de Longjumeau ne semble pas avoir laissé de récit de sa mission, ou du moins son récit ne nous est pas parvenu<sup>50</sup>. Mais son voyage est évoqué dans la chronique de Matthieu Paris, qu'il avait peut-être rencontré personnellement<sup>51</sup>.

La quatrième mission fut celle du dominicain Ascelin de Crémone<sup>52</sup>. Il passa par la Géorgie et l'Arménie, séjourna assez longtemps en Turquie et rencontra les Mongols, en 1247, dans le Karabagh. Un de ses compagnons de voyage, Simon de Saint-Quentin, consigna le récit de leur périple dans une *Historia Tartarorum* perdue. Mais Vincent de Beauvais en intégra de larges extraits dans son *Speculum historiale*, pour compléter les renseignements de Plan-Carpin<sup>53</sup>.

Après ces quatre missions pontificales, nous connaissons encore deux autres missions, commanditées par saint Louis. Frère André de Longjumeau fut envoyé une seconde fois auprès des Tartares, et c'est par Joinville que nous connaissons son épopée<sup>54</sup>. Le second voyage est celui de Guillaume de Rubrouck. Ce franciscain, vraisemblablement proche du roi, part de Crimée en 1253. Officiellement, il part de son propre chef, pour apporter un soutien pastoral et sacramental aux populations germaniques prisonnières des Mongols. Mais il emporte également une sorte de lettre de recommandation de saint Louis, ce qui lui donne un statut ambigu. Sarthaq, le premier chef mongol rencontré, l'envoie à Batou, qui le prend pour un ambassadeur et l'envoie au grand Khan Mongka. Rubrouck traverse la Sibérie en hiver. Quand il arrive à Karakorum, il a perdu la lettre de Batou, il n'a pas trouvé les prisonniers germaniques et personne ne sait pourquoi on l'a envoyé auprès du grand Khan. Mais le bon moine, philosophe, s'en amuse, et, au retour, il rédige pour Louis IX un rapport qui est un chef-d'œuvre de récit de voyage, doublé d'une étude ethnographique qui atteste des exceptionnelles qualités humaines de l'auteur. La lettre est également un rapport militaire sur les forces des Tartares, ce qui témoigne bien de l'ambiguïté de sa mission.

Guillaume de Rubrouck rentre de voyage en 1255. Cette année-là, Nicolo et Matteo Polo sont en Chine, au Cathay plus exactement, auprès du grand Khan, et leur voyage nous est rapporté par leur neveu, Marco, qui repart avec eux de 1271 à 1298. La rédaction du *Milione* dans une prison de Gênes sous la plume de Rustichello de Pise est incontestablement l'épisode le moins vraisemblable du livre. Toujours est-il que cette œuvre, abondamment recopiée et très peu décriée (sa mauvaise réception par un Occident obscurantiste est à mettre au rang de la légende noire du Moyen Âge), nous est parvenue dans de multiples versions<sup>55</sup>. La

50 Pelliot 1931.

51 Lat. : Luard 1873, V, 113-116 ; fr. : Richard 2005, 68-71.

52 Pelliot 1923.

53 Richard 1965 ; Paumier-Foucart 2004, 293 et sq. ; Richard 2005, 139-158.

54 Joinville, § 133-135 et 471 à 492. Éd. et trad. : Monfrin 1995, 67, 233-243.

55 Benedetto 1928.

version originale en franco-italien (F) a été reconstituée et publiée par Benedetto<sup>56</sup>. La version francisée dite de “Grégoire” (FG) est aujourd’hui accessible grâce à l’édition et à la traduction de Pierre-Yves Badel<sup>57</sup>. La version la plus répandue dans les manuscrits médiévaux est la version latine de Pipino (P), qui traduit un texte vénitien, mais en y apportant une censure ecclésiastique<sup>58</sup>. Enfin, il existe une version latine longue, dite de Zelada (Z), proche du manuscrit disparu traduit en italien par Ramusio, qui ajoute de nombreux détails au texte original. A. C. Moule a tenté une compilation des manuscrits F, FG et Z, qui a été traduite en français archaïsant par Louis Hambis<sup>59</sup>. Enfin, l’édition récente de René Kappler offre une nouvelle traduction du manuscrit primitif F, complété par des traductions d’extraits clairement identifiés issus de 15 autres versions<sup>60</sup>.

Marco Polo n’est pas le seul marchand italien à avoir vécu en Chine. Les Génois et les Vénitiens y ont laissé quelques traces archéologiques et la route de la soie, au début du XIV<sup>e</sup> siècle, est devenue un itinéraire si fréquenté que le banquier Francis Pegolotti peut écrire un petit guide pratique du voyageur de commerce partant pour la Chine<sup>61</sup>. L’ouvrage, très technique, ne présente pas d’intérêt direct pour le castellogue.

Le retour de Niccolo et Matteo Polo ravive l’espoir de convertir le grand Khan. En 1289, le pape envoie en Chine le franciscain Jean de Montecorvino. Pendant 15 ans, celui-ci ne donne pas de nouvelles<sup>62</sup>. Sa première lettre arrive à Rome en 1305 et la description des fruits de cette première mission déclenche l’enthousiasme. Dès lors, et pendant 30 ans, Rome s’efforce d’établir des ponts avec cette lointaine communauté. La *Flore des histoires d’Orient*, écrite en France par le moine arménien Hayton, peut être inscrite au rang de cet effort général pour connaître et atteindre le Cathay<sup>63</sup>. De cette belle aventure, il nous reste au moins trois beaux récits de voyage.

Jourdain Catala de Sévérac est un dominicain français rattaché au monastère de Tabriz en Perse. Il part pour la Chine avec quatre franciscains en 1321 mais arrête son voyage près de Tana, en Inde, où ses compagnons trouvent le martyr. Jourdain recueille leurs reliques et décide d’exercer son apostolat en Inde. Il écrit deux lettres à ses frères de Tabriz, puis revient en Perse pour chercher de l’aide<sup>64</sup>. C’est sans doute à cette occasion qu’il rédige ses *Mirabilia descripta*, qui passent pour l’une des

56 Société de Géographie 1824.

57 Badel 1998.

58 Société de Géographie 1824.

59 Yérasimos 1980.

60 Kappler & Michaud 2004.

61 Angl. : Yule & Cordier 1916, III, 143-171.

62 Lat. : Van den Wyngaert 1924 ; angl. : Yule & Cordier 1916, III, 44-58.

63 Dulaurier 1869, II.

64 Lat. : Cordier 1925, 19-28 ; angl. : Yule & Cordier 1916, III, 75-78.

meilleures descriptions de l'Inde au Moyen Âge<sup>65</sup>. Nommé évêque de Malabar, il repart en Inde en 1329 et ne donnera plus de nouvelles.

Le franciscain Odoric de Pordenone part pour la Chine vers 1316-1318. Il est en Inde peu après 1321 et récupère les reliques des martyrs de Tana, sans rencontrer Jourdain Catala. Il visite ensuite l'Indochine, Java, puis la Chine, où il rejoint la mission chinoise et rencontre le grand Khan Kubilai. Il reste trois ans en Chine, puis revient en Italie où il dicte ses souvenirs de voyage vers 1330<sup>66</sup>. Ce récit, plus court que celui de Marco Polo, est l'une de nos meilleures sources sur la présence des Latins en Orient.

Le franciscain Jean de Marignolli est envoyé en Chine en 1338 pour pourvoir au décès de l'évêque Jean de Montecorvino. Il arrive à Khanbalik en 1342. Il reste trois ans en Chine et repart par la route de la mer. Il s'attarde en chemin et arrive en Italie en 1352. Il ne semble pas avoir rédigé un récit de son voyage, mais il utilise ses souvenirs un peu plus tard en écrivant une *chronique de Bohême* qui est la source la plus complète sur les missions du Cathay<sup>67</sup>.

Et, soudain, la fin du monde. L'empire mongol se divise, la peste Noire, le grand schisme, la guerre de Cent ans... La mission du Cathay et ses 30 000 chrétiens est abandonnée ; l'aventure chinoise est oubliée pour un bon siècle.

Pourtant, aux premières embellies du xv<sup>e</sup> siècle, les incorrigibles marchands italiens sont de retour en Orient. Mais il s'agit plutôt d'aventures individuelles. Et, à vrai dire, on ne connaît qu'une seule de ses aventures : celles de Nicolo de' Conti. Ce jeune noble vénitien quitte Damas vers 1414 pour l'Océan Indien, qu'il parcourt de fond en comble de Vijayanagar à Sumatra, avant de revenir à Rome après moult aventures, en 1439. Là, il est repéré par l'humaniste Poggio Bracciolini, qui l'interroge dans le but avoué de mieux comprendre les géographes antiques. Le récit, intégré dans le livre IV du *de varietate fortunae*, est l'un des derniers grands récits de voyage du Moyen Âge<sup>68</sup>.

### Les châteaux à l'est du fleuve Oural

Les récits de voyage vers l'Inde, la Mongolie et la Chine sont donc beaucoup plus nombreux que ce que laisse penser leur renommée, mais suffisamment rares pour qu'on puisse y faire une étude rapide et complète de l'utilisation du vocabulaire et du concept castral.

Les récits de voyageurs utilisent souvent les termes de *castrum* / *castellum* / *chastel*. À l'aller et au retour, en-deçà de l'Oural et de la Mer Rouge, ces noms peuvent bien sûr désigner des châteaux forts, tels que nous les avons définis en introduction. Mais,

65 Lat. et fr. : Cordier 1925. Gadrat 2005.

66 Lat. : AA SS, 14 janvier, 986-992 (incomplet) ; Van den Wyngaert 1929 ; ancien fr. : Cordier 1891.

67 Lat. : Van den Wyngaert 1929, 515-160 ; angl. : Yule & Cordier 1916, III, 175-269.

68 Lat. : Merisalo 1993 ; fr. : Guéret-Laferté 2004.

au-delà de l'Oural, dans des régions où le concept même de château n'existe pas, on est surpris d'entendre les voyageurs parler de châteaux. Plan-Carpin utilise 14 fois le mot *castrum*, une fois *castellum* et une fois *munitio*. Chez Rubrouck, on trouve une dizaine de *castra*, deux *castella*, un *munitio* et un *opidum*. Marco Polo, dont le texte est beaucoup plus long, mentionne environ 70 *chastels* et 3 *forteresses* (dans le texte français FG), dont près de la moitié sont au-delà de la Perse et de l'Arménie.

Le premier sens que l'on peut donner à ces *castra* qui ne sont pas des châteaux forts est celui de bourg fortifié, bourg perché, voire simple bourg, comme dans le grec médiéval. Le mot *castrum* / *chastel* prend notamment le sens de bourg lorsqu'il est employé en association avec un mot désignant la ville. Chez Plan-Carpin, on trouve 7 fois l'alliance *castrum* / *civitas*, une fois *castellum* / *villa*, et même un très explicite triplet *urbes* / *castra* / *villa*<sup>69</sup>. Chez Rubrouck, l'expression *civitates et castra*, utilisée deux fois, désigne également des villes et des bourgs<sup>70</sup>. Marco Polo ponctue ses descriptions géographiques d'expressions telles que "*il y a villes et chasteaux assez*", qui revient 47 fois dans l'édition de Badel<sup>71</sup>. Le manuscrit initial franco-italien parle de *castiaux* ou *casteus*, que la traduction latine de Pipino rend par *castrum*, plus rarement *castellum*<sup>72</sup>. Le sens de bourg, d'agglomération intermédiaire entre la ville et le village devient évident quand, comme à Xian sur le Hoang Ho, Marco Polo nous parle de l'activité commerciale des châteaux : "*citez et chasteaux assez ou il a grans marchandises de dras et maintz beaulx jardins*" ; ou bien, sur le Yang-tseu-kiang : "*il y a plus de CC grans citez dessus ce flum sans les villes et les chasteaux*"<sup>73</sup>. L'expression même de *chateau fort*, ou plutôt de "*chateau qui estoit fort*", sous la plume du pseudo Rustichello, doit plutôt se comprendre comme "bourg fortifié" que comme "château fort". C'est dans ce sens qu'il faut interpréter la résistance du roi du Champa contre les Mongols : "*maiz se deffendoit es isles et es villes et chateaux qui moult estoient fors*"<sup>74</sup>. En effet, le Viet Nam central n'a jamais connu d'habitat seigneurial fortifié, sinon de vastes citadelles, comme celle de Thang Long retrouvée en fouille à Hanoi.

69 Société de Géographie 1839, IV, 675 : *civitates et castra* ; 682 : *de oppugnatione castrorum et civitatum* ; 714 : *de munitione castrorum et civitatum* ; 728 : *civitates autem et castra* ; 729 : *castra et civitates* ; 730 : *in civitatibus et castris claudant* ; 750 : *urbes innumeras subversas et castella diruta, et villas multas desertas*.

70 *Ibid*, IV, 219 (Kappler 1997, 75) : *Civitates predictas et castra* ; IV, 312 (Kappler 1997, 151) *Civitates et castra*.

71 Badel 1998, p. ex. 144 : "*il y a villes et chasteaux assez*" ; 174 : "*Egrigaia ou il y a citez et chasteaux assez*", etc.

72 Société de Géographie 1824, I, 16, "*mantes viles et mantes castiaux*" ; 310 : "*multae villae et multa castra*" ; 311 : "*in civitatibus et castellis*".

73 Badel 1998, 264, 433.

74 *Id.* 1998, 388 ; Kappler 1997, 169.

Les “châteaux” rencontrés en Orient sont plus souvent des palais, de vastes complexes résidentiels ceints de murailles, que de stricts châteaux forts. Marco Polo décrit longuement le palais d’été de Chang Tou, dont le mur entoure “seize milles de terre”, puis le palais d’hiver de Khanbalik<sup>75</sup>. Guillaume de Rubrouck avait entendu dire qu’il avait des murailles d’argent et des créneaux d’or ; Odoric de Pordenone décrira 30 ans plus tard sous le nom de Taïdo : la Grande capitale<sup>76</sup>. Il était entouré d’un mur crénelé carré de 1 000 pas de côté, haut de 10 pas, et cantonné de quatre palais. Dans le sud du pays, au Mangi, le palais des Song à Quinsay / Hang-tcheou n’est pas moins considérable. Il a également 10 000 pas de tour, fermé de murs crénelés<sup>77</sup> (fig. 5).

En outre, de nombreux palais ne semblent pas fortifiés : c’est le cas du fameux palais mythique de Cipangu, dont le sol, revêtu de pavés d’or épais de deux doigts, motivera le voyage de Christophe Colomb<sup>78</sup>. Pas de créneaux non plus sur l’énigmatique palais de Java aux marches d’or et d’argent qu’Odoric de Pordenone visita après 1320<sup>79</sup>.

Enfin, quand les voyageurs décrivent de vrais châteaux fortifiés à l’est de l’Oural, l’archéologue ne retrouve souvent aucun vestige, et doit conclure à une erreur du voyageur, ou à un phantasme. On en trouve un exemple flagrant chez Guillaume de Rubrouck, d’ordinaire très exact. Au sud du lac Balkach, juste après avoir franchi le fleuve Ill, Rubrouck décrit des vestiges archéologiques visiblement fortifiés : “nous entrâmes dans une vallée où je vis un château ruiné, dont les murs n’étaient que de boue, et c’était un endroit où la terre était cultivée”<sup>80</sup>. Le contexte du récit permet de circonscrire assez précisément la zone (dans un rectangle de moins de 100 km de côté) dans laquelle chercher cette forteresse ruinée. Or, cette zone a été particulièrement bien quadrillée par les archéologues du Kazakhstan<sup>81</sup>. Ils y ont trouvé de nombreux villages abandonnés, mais aucune trace de levées de terre ou de murailles de briques crues rongées par l’érosion. Comme Rubrouck n’est pas un affabulateur, il est probable qu’il a mélangé ses souvenirs, et qu’il a situé au Kazakhstan des vestiges aperçus beaucoup plus au sud : peut-être des forteresses Sassanides en adobe du Khorassan.

75 Chang-Tou : Badel 1998, 181 ; Kappler 2004, 86. Khanbalik : Badel 1998, 204-210, Kappler 2004, 94-96.

76 Rubrouck : Société de Géographie 1839, 291 : “*Bene intellexi quod in illa regione est opidum habens muros argenteos et propugnacula aurea*”; Kappler 1997, 134.

77 Badel 1998, 350 ; Kappler 2004, 155.

78 Badel 1998, 378 ; Kappler 2004, 166.

79 Van den Wyngaert 1929 ; Cordier 1891, 161,162 ; Yule & Cordier 1916, II, 154,155.

80 Kappler 1997, 126. Société de géographie 1839, 280 : “*Post hoc intravimus quamdam vallem ubi vidimus castrum quoddam destructum cujus muri non erant nisi de luto et terra colebatur ibi*”.

81 Bajpakov 1986, 129, 130.

Marco Polo, aussi rigoureux soit-il, a également fait entrer dans son *devisement du monde* des forteresses dont on chercherait en vain les vestiges. Sur le chemin de Khanbalik à Quinsay, sur le fleuve Hoang Ho, il évoque le merveilleux château de Caycuy / Kiang Tcheou. Ce lieu était si fort que le "roi d'Or", qui s'y était réfugié, avait pu résister de nombreuses années au prêtre Jean<sup>82</sup>. Les marcopolistes ont longtemps cherché les vestiges de cette citadelle imprenable, pour finalement conclure que ce formidable château n'était pas plus réel que le roi d'Or auquel il prête son cadre<sup>83</sup>.

Marco Polo a également eu tendance à surestimer les vestiges défensifs du Japon, qu'il ne connaissait que par le rapport des assaillants malheureux. En débarquant au Japon, les Mongols de Kubilaï "*pristrent tout le plain et les casaus aussi, maiz nulz chasteaux ne nulles villes ne nulles citez n'avoit encore prises*". On reconnaît ici le mot château pris au sens de bourg. Mais, lors d'une contre-attaque, les Mongols entrent par ruse dans la capitale (Kioto) : "*et ceulx tantost qu'il y furent dedens si pristrent les **forteresses** et tous ceulx qu'ils trouverent chassierent dehors de la cité*"<sup>84</sup>. Quelques lignes plus loin, les Mongols "*pristrent une **tour** par force, de ceulx de l'isle*"<sup>85</sup>. Cette forteresse et cette tour, qui sont des mots très exceptionnels dans la langue de Marco Polo, pourraient nous faire croire que les Mongols avaient trouvé à Cipangu un système de fortification particulièrement développé. Or, il n'en est rien. L'archéologie japonaise montre qu'au XIII<sup>e</sup> siècle, seule la ville de Kamakura, sur la côte sud-est, est dotée de fortifications conséquentes. Les belles tours seigneuriales à toits étagés, comme celle du Héron Blanc, ne se développèrent qu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. À l'époque des assauts Mongols (1275 et 1281), seuls les samurais du bakufu de l'est possédaient des manoirs fortifiés. Encore ne s'agissait-il que de simples maisons de bois fossoyées, qui ne peuvent pas correspondre à la "tour" évoquée par Marco Polo<sup>86</sup>.

Marco Polo utilise une seconde fois le terme "forteresse", et cette fois-ci pour une structure défensive bien réelle. Sur le chemin du retour, sa flotte est bloquée pendant cinq mois sur l'île de Sumatra, vraisemblablement à cause de la mousson. Les marins descendent à terre et sont confrontés aux tribus anthropophages qui peuplent l'île. "*Si descendirent des nefz a terre et firent chasteaux de fust et forterescs là où ilz demouroient, pour doubtance de ces hommes bestiaux qui menguent les hommes*"<sup>87</sup>. Le manuscrit de Zelada précise en latin : "Messire Marco descendit à terre avec environ 2 000 hommes qui étaient de sa compagnie. Et, tournés vers l'île, autour d'eux, par crainte

82 Badel 1998, 260 ; Kappler 2004, 119.

83 Pelliot 1959, 122-124.

84 Badel 1998, 380-382 ; Kappler 2004, 166, 167.

85 Badel 1998, 382 ; Kappler 2004, 167.

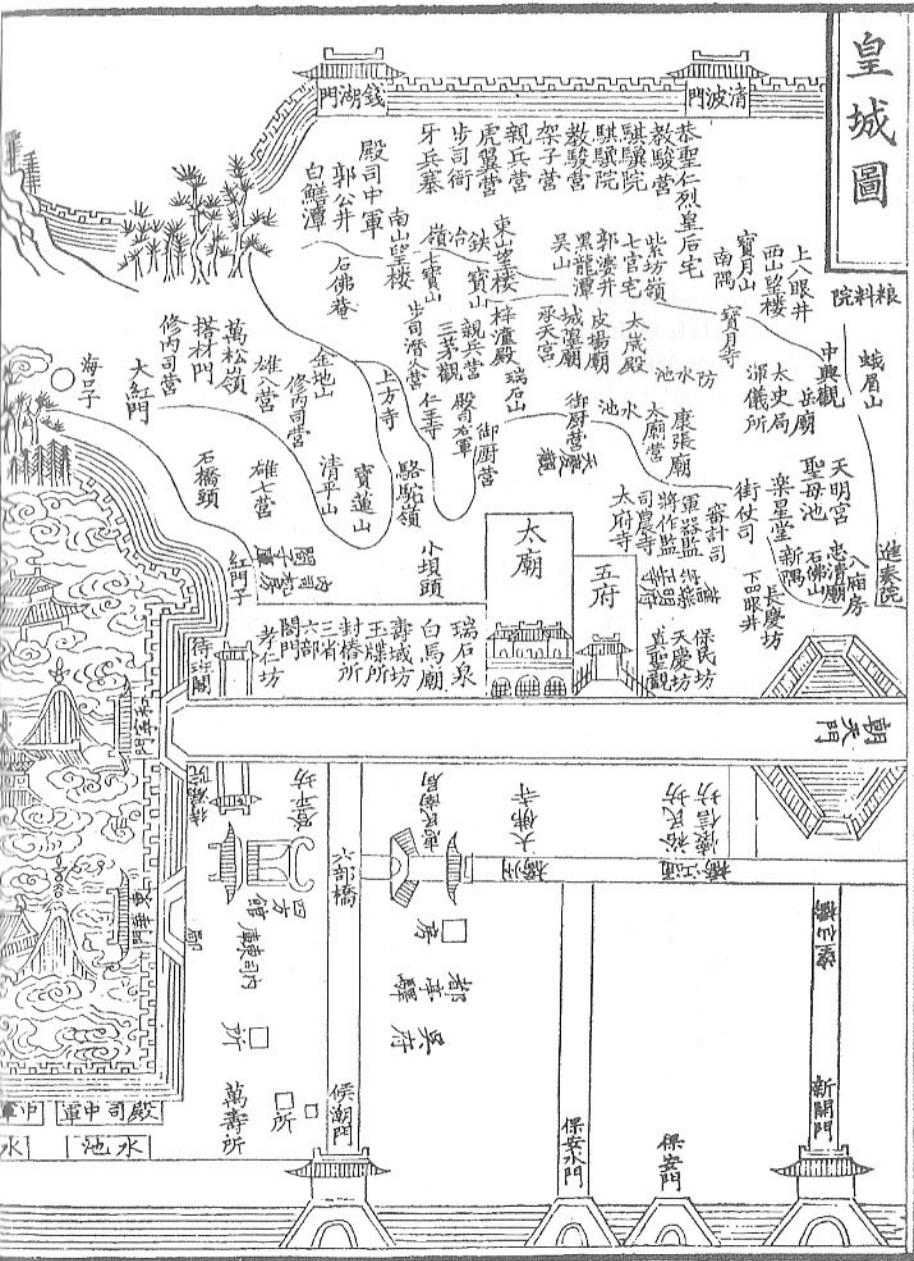
86 Musée national d'histoire du Japon 1993, 24, 25. Je remercie le professeur K. Horikoshi de ses précieuses remarques sur l'architecture médiévale du Japon.

87 Badel 1998, 398.



Fig. 5. Représentation du palais des Song à Quinsay, exécutée en 1274, reproduite en 1830, éditée dans *Xianchun Liu'an zhi*, Taipei, 1970 ; Kappler 2004, pl. LXXXIV.

# 皇城圖



Le château dans les récits des grands voyageurs



de ces peuples bestiaux qui capturent volontiers des hommes et les tuent pour les manger, il fit creuser un grand fossé dont les extrémités, de chaque côté, s'achevaient au bord de la mer, et sur ce fossé il fit construire cinq pergames ou bretèches<sup>88</sup>. Les "*chasteaux de fust*" (expression que Marco Polo emploie également pour désigner les édifices de bois montés sur le dos des éléphants) sont donc des fortifications de campagne, des camps provisoires qui, sans doute, devaient ressembler aux châteaux de Rubicon et de Baltarhais élevés aux Canaries.

Aujourd'hui encore, quand nous lisons le mot *chastel* dans Rubrouck ou Polo, nous devons faire un effort pour ne pas imaginer un bâtiment avec des tours et des créneaux. Les meilleurs traducteurs eux-mêmes oublient parfois de rendre *castrum* par *bourg*. Au Moyen Âge, le quiproquo est inévitable. On le mesure à longueur de pages en feuilletant les célèbres illustrations du ms 2 810 de la BnF. Cet ouvrage est un recueil de voyages (Polo, Pordenone, Hayton, Mandeville, Montecroce) traduit en français vers 1350 par Jean le Long d'Ypres et abondamment illustré par les maîtres de la Mazarine et d'Égerton<sup>89</sup>. Ces enluminures sont une bonne source pour découvrir l'imaginaire, mais aussi les paysages de la France du nord au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. Comme l'illustrateur du *Canarien*, notre imagier ne connaît qu'un modèle pictural pour rendre le mot *chastel*. Nous l'illustrerons par le folio 27 (fig. 6). Marco Polo raconte la mort de Gengis Khan au siège du *chastel* de Calituy

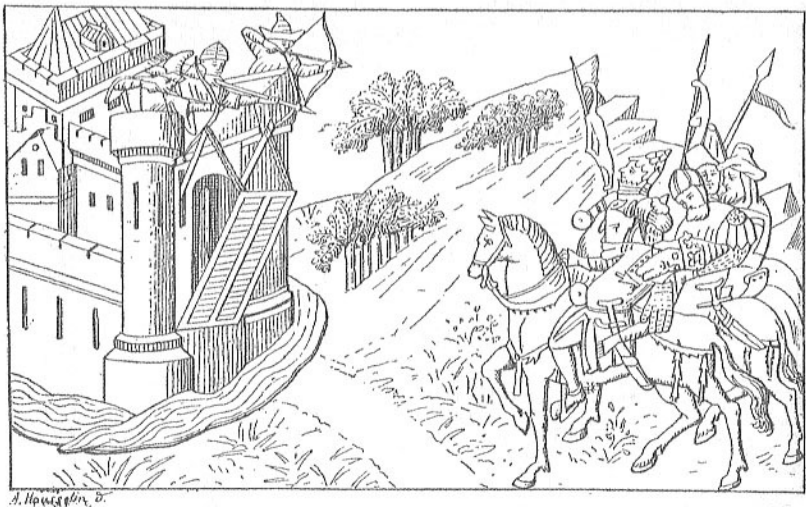


Fig. 6. La mort de Gengis Khan. *Le livre des Merveilles*, f° 27, BnF ms fr 2 810 (dessin dans Yule & Cordier 1903, II, 244).

88 Kappler 2004, 172.

89 Gousset 2002.

/ Caagiu, frappé d'une flèche au genou<sup>90</sup>. Gengis Khan est mort en fait d'une chute de cheval, dans une bataille contre les Tangut dans l'actuel district de Tianshui, province du Gansu. Il est difficile de retrouver le lieu précis de la mort du grand Khan, et tout aussi difficile de savoir ce qu'imaginait notre Vénitien en décrivant le *château* de Calituy. Au XIII<sup>e</sup> siècle, les Mongols pouvaient y assiéger des villes, des temples fortifiés, quelques rares citadelles perchées (fig. 7 et 7 bis), tout autant de réalités archéologiques qui, aujourd'hui encore, n'ont pas d'équivalent reconnu dans le langage occidental, mais qu'il ne faudrait surtout pas traduire par *château*.

Remarquons, pour finir cette escapade dans le lointain Orient, que nos voyageurs ne sont ni des architectes, ni des guerriers. Les franciscains ambassadeurs ont une certaine culture stratégique, Marco Polo connaît la guerre comme tout citoyen de Venise, mais la castellologie n'est pas leur première préoccupation, et aucun récit n'a laissé une seule phrase spécifique à propos de l'habitat fortifié aristocratique en Orient.



Fig. 7. Fort de Guatain Moutain dans le Gansu, district de Tianshui.

Lat : 34,706310° ; long. 105,621492°.

90 Badel 1998, 160 : "Mais au chief de six ans ala en un chastel qui avoit nom Calatuy et illec fu féru d'une saiete ou genoul si que il morut du coup, dont ce fu grant damages pour ce que il estoit preudomme et sage". Kappler 2004, 78 ; Pelliot 1959, 114, 115.

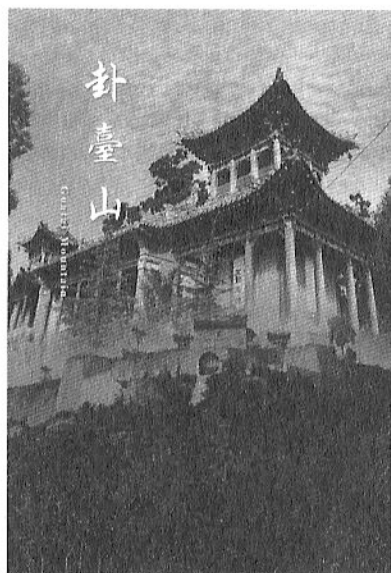


Fig. 7bis. Photo Zhyn,  
Panoramio 22 701 806.

### Les châteaux à l'ouest de l'Oural

Les récits de voyage sont, par principe, des inventaires de “merveilles”. Le voyageur décrit le différent, non le semblable. Aussi, les nombreux châteaux rencontrés entre l'Occident et le Moyen-Orient font rarement l'objet d'une notice détaillée. Néanmoins, ces descriptions ne sont pas toujours les mêmes à l'aller et au retour.

À l'aller, Rubrouck passe par Soudak. C'est le lieu d'une formidable forteresse, qui impressionne aujourd'hui le visiteur comme elle impressionnait Yule à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (fig. 8). Or, Rubrouck la mentionne comme simple cité, sans lever les yeux vers la forteresse génoise<sup>91</sup>. Au retour, il passe un peu plus à l'est, par Derbent, c'est-à-dire la fameuse porte d'Alexandre qui fermait le passage entre le Caucase et la mer Caspienne. Pour le voyageur contemporain, Derbent n'est guère plus spectaculaire que Soudak. Pourtant, Rubrouck en donne une description méticuleuse, digne de l'espion de saint Louis :

“Le lendemain, nous arrivâmes à la Porte de Fer que fit Alexandre, le roi de Macédoine. C'est une ville dont l'extrémité orientale est sur le rivage de la mer [...] La ville a plus

91 Kappler 1997, 72 ; Société de Géographie 1839, 215 : “*In medio vero quasi in cuspide ad mendiem habet civitatem que dicitur Soldaia*”.

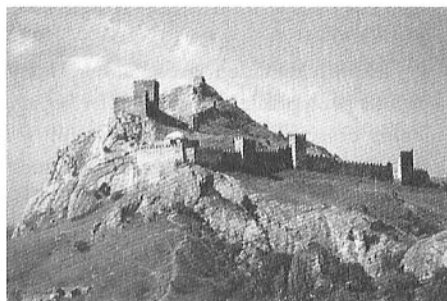
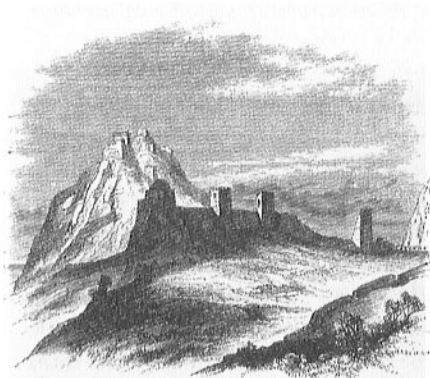


Fig. 8. Soudak : à gauche, gravure publiée dans Yule & Cordier 1903, II, 3 ;  
à droite, photo contemporaine.

d'un mille de long et au sommet de la montagne se trouve un château fort. Elle est large de la portée d'un jet de grosse pierre. Elle a des murs très solides, sans fossés, et des tours faites de grandes pierres polies, mais les Tartares ont détruit le haut des tours et les créneaux des murs (*propugnacula murorum*), mettant tours et murs de niveau<sup>92</sup>.

La différence de traitement entre Soudak et Derbent ne peut guère s'expliquer par les aléas de la rédaction. Au contraire, Rubrouck écrivain aurait été plus enclin à la prolixité en début qu'en fin de livre. S'il ne décrit pas le château de Soudak, c'est bien parce qu'à l'aller, il ne l'a pas "vu". Or, après deux ans passés dans les étendues désertiques, son regard a changé et il retrouve l'Occident avec un œil nouveau, purifié par le désert, capable à nouveau de s'étonner des merveilles de l'Europe. C'est aussi l'œil d'un expert militaire. Il a vu la puissance mongole et il est désormais attentif aux forteresses qui pourraient les contenir. Le même souci préside à sa description de la Géorgie : "en quatre jours, nous parvînmes dans le pays de Sahensa, un Géorgien autrefois très puissant, maintenant tributaire des Tartares qui avaient détruit toutes ses places fortes (*munitiones*)"<sup>93</sup>. Puis, traversant l'Anatolie, frère Guillaume s'applique à distinguer les bourgs fortifiés comme Marsengen ou

92 Kappler 1997, 206 ; Société de Géographie 1839, 381 : "*Sequenti die venimus ad Portam Ferream quam Alexander Macedo fecit ; et est civitas cujus extremitas orientalis est super ripam maris [...]. Et habet civitas in longum plus quam unum miliare et in summitate montis forte castrum ; latitudinem vero habet jactum unius lapidis magni. Fortissimos muros habet sine fossatis, et turres de lapidibus magnis et politis ; sed Tartari destruxerunt summitates turrium et propugnacula murorum equantes turres muro*".

93 Kappler 1997, 214 ; Société de Géographie 1839, 388 : "*Venimus usque ad IIII o dies in terram Sahensa cujusdam Gurgini potentissimi quondam, nunc vero tributarii Tartarorum qui destruxerunt omnes munitiones ejus*".

Camath qu'il appelle *castrum*, des châteaux forts au sens strict, comme ce *castellum* que fait bâtir le roi de Petite Arménie<sup>94</sup>.

Dans le livre de Marco Polo, le changement de regard entre l'aller et le retour est moins perceptible. En effet, notre voyageur emprunte au retour la même route qu'à l'aller entre Ormuz et Trébizonde, et il arrête donc son récit lors de son retour en Iran, nous privant peut-être de quelques considérations sur les forteresses de Perse.

Quand on lit le voyage de Marco Polo dans l'édition illustrée de Yule, on peut penser que les premiers pas du Vénitien le mènent de forteresses en forteresses. Yule nous propose en effet dans ses 50 premières pages 5 illustrations de châteaux : une gravure de Soudak (fig. 8-1), puis du château d'Ayas, du château arménien de Bayburt, d'une forteresse géorgienne anonyme dessinée en 1634 et enfin des murs de Derbent<sup>95</sup>. Or, cette abondante illustration reflète bien plus le regard et les centres d'intérêt du voyageur britannique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle que celui du Vénitien du XIII<sup>e</sup> siècle. En effet, Marco Polo cite Soudak sans un mot de description ; l'image d'Ayas illustre le retour de Nicolo et Maffeo "*a Layas en Ermenye*", mais le texte ne parle pas du château ; le *castrum* de Baiburt n'est pas mentionné dans les rédactions primitives. C'est un ajout conservé sur le manuscrit Z : "Et dans un *castrum* appelé Paperth, il y a une très grande mine d'argent." Bayburt, de l'aveu de Yule, possède une forteresse antique bâtie par Justinien. Il ne s'agit donc pas vraiment d'un château. Le terme *castrum* désigne d'ailleurs ici tout le territoire dépendant du bourg et non la simple forteresse, puisqu'il s'y trouve des mines. De même, les extraordinaires châteaux géorgiens déjà mentionnés par Rubrouck et Hayton sont beaucoup plus visibles dans la traduction de Yule que dans le texte de Marco Polo. La version francisée dit précisément : "*la province est toute plaine de grans montaignes et de moult estrois pas et fors*". Ce que Yule traduit : *full of strait defiles and of fortresses*. Or, dans le texte original, le mot *fors* n'est pas un substantif juxtaposé à *pas*, mais un adjectif qualifiant les passages. Le mot laisse peut-être imaginer que les passes étaient fortifiées. Mais les châteaux qui défendraient ces passages ne sont pas explicitement mentionnés. Au final, seule l'illustration de Derbent correspond à une forteresse effectivement citée par Marco Polo. Encore s'agit-il d'une tour qu'aurait bâtie Alexandre : "*et vous di que Alixandre y fist fermer une tour moult forte par quoy celle gent ne peussent passer pour venir sur lui, et fut appelee la Porte du fer*"<sup>96</sup>.

Le seul château que Marco Polo décrit dans le voyage aller, c'est celui auquel il dut la vie sauve. Il s'agit de Tanosalmy / Conosalmy, dans la province de Camadi, au nord d'Ormuz. Cette région est infestée de pillards qui auraient eu la faculté de faire tomber une nuit enchantée pour détrousser les voyageurs. "*Et tous ceulx*

94 Kappler 1997, 220 ; Société de Géographie 1839, 393 : "*et inveni eum Asii cum omnibus filiis suis uno excepto qui dicitur Barunusin qui faciebat fieri quoddam castellum*".

95 Yule & Cordier 1903, II, 3, 16, 48, 51, 55.

96 *Ibid.*, II, 4, 16, 46, 52 ; Badel 1998, 52, 60, 78, 80 ; Kappler 2004, 39, 42, 48.

que ilz treuvent en plain hors de ville ou de chastel sont pris, que il n'en puet echaper ne homme ne fame ne bestial. [...] Et si vous dy que messire Marc Pol meismes fu pris de celle gent en celle obscurté ; maiz, si comme Dieu le vout, il se bouta en ung chasteau qui prez d'illec estoit, qui avoit a nom Tanosalmy, et perdi toute sa compagnie, qu'il n'eschappa avec lui que VII personnes<sup>97</sup>. Ce château n'a pas été formellement identifié. Pelliot pensait qu'il pouvait s'agir d'une des tours refuges élevées le long de la route pour la sécurité des voyageurs. Mais le mot *chasteau*, ici, évoquerait plutôt un bourg fortifié, ce qui s'accorde avec ce que l'auteur dit quelques lignes plus haut à propos des bourgs de la région : *“En ce plain a plusieurs chasteaulx et villes qui ont leurs murs de terre haulz et gros à eulx deffendre”*. Ces “murs de terre” ne sont pas de simples ouvrages de terrassement. Il s'agit au contraire des grandes forteresses d'époque sassanide bâties en adobe (briques crues), comme la célèbre forteresse de Bam, largement reconstruite de 1932 à 1953, et détruite lors du séisme de 2003 (fig. 9), ou celle de Rayen, à proximité de Kerman. Dès lors, le témoignage de Marco Polo est précieux pour voir qu'au XIII<sup>e</sup> siècle, ces forteresses sont toujours en état de défense, avec des murs “hauts et gros”.

Son regard a-t-il changé après 17 ans passés en Chine? Les dernières pages du *Devisement du monde* sont bien embrouillées, mais on peut tout de même le penser en lisant sa description du détroit d'Ormuz. En effet, après avoir été très évasif sur ce port au voyage aller, Marco Polo précise au retour que le Melik d'Ormuz peut se réfugier à Kalath, de l'autre côté du détroit *“pour ce que elle est moult fort”*. Et la version franco-italienne primitive précise “ce Melik de Curmos (Ormuz) a un château qui est encore plus fort que la cité, et qui barre mieux le golfe et la mer<sup>98</sup>”. Ce château a aujourd'hui disparu et la petite forteresse de Kalath n'a pas conservé de vestiges antérieurs au XV<sup>e</sup> siècle. La description manque un peu de substance. Toutefois, il est significatif que l'une des dernières pages de notre voyageur soit consacrée au château-fort qui barre le commerce dans le détroit d'Ormuz : un château qui sépare l'Orient et l'Occident.

Quelques années plus tard, Odoric de Pordenone emprunte les mêmes chemins, avec le même dédain pour les châteaux. Aucune mention à l'aller, pas grand-chose en Asie, et une description spectaculaire de château en dernière page : celui du Vieux de la Montagne.

Le château d'Alamut en Iran, célèbre citadelle de la secte des Assassins, a en effet particulièrement fasciné les voyageurs du Moyen Âge (fig. 10). Outre Odoric de Pordenone, cinq autres récits évoquent l'histoire du Vieux de la Montagne.

97 Badel 1998, 106, 108 ; Kappler 2004, 58 ; Pelliot 1959, 158.

98 Badel 1998, 466 ; Kappler 2004, 207. *“Et toutes fois que le Melik de Hormes a guerre contre autre plus puissant de lui, si s'en vient à ceste cité de Calatu pour ce qu'elle est moult fort et en fort lieu. [...] Encore a cellui Melic un autre sien chasteau qui est aussi fort et plus que la cité de Calatu et mieux seigneury en l'entrée de cel golf de Calatu”*.



Fig. 9. Citadelle de Bam, largement reconstruite à l'époque safavide et restaurée dans la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle.

Benjamin de Tudèle, Guillaume de Rubrouck, Marco Polo, auxquels il convient d'ajouter Jean de Joinville et Hayton<sup>99</sup>. Benjamin situe les Assassins dans "le pays de

99 Benjamin de Tudèle : Bergeron 1735, II, col. 44 : "Pays de Molhoath, dont les habitants ne suivent point la doctrine des Ismaélites. Ils habitent de très grandes montagnes, soumis à un vieillard qui a sa résidence dans la contrée Alchesisin. Les Israélites ont parmi eux deux collèges, et ils se joignent ensemble pour faire la guerre. Les hautes montagnes où ils se retirent les mettent à couvert du joug de la Perse. S'ils descendent de leurs montagnes, c'est pour courir sur les terres de leurs voisins et ils y retournent après les avoir pillées, vivant sans crainte d'être attaqués ni forcés par aucune puissance". Jean de Joinville, § 451-462 ; Monfrin 1995, 222-228. Guillaume de Rubrouck : Kappler 1997, 114 ; Société de Géographie 1839, 265 : "*Mare Caspium. Habet enim montes Caspios et Persidem a meridie, montes vero Muliech, hoc est Axasinorum, ad orientem, qui contiguantur cum montibus Caspiis*". Kappler 1997, 178, Société de Géographie, 347 : "*Unum ex uterinis misit in terram Hasasinorum qui dicuntur Mulibet ab eis et precepit quod omnes interficiantur*". Marco Polo : Badel 1998, 116-120, Kappler 1997, 61,62 : "*il avoit un chasteau à l'entree de celui jardin si fort que tout le monde ne le pourroit prendre et ne pouoit l'en entrer oudit jardin que par illec*". Hayton : Dulaurier 1869, II ; "*En celle des Assassins avoit un fort chastel bien garni de toutes choses, qui avoit à nom Tigado [...] dont les Tartars demourerent au siege dudit chastel sans partir XXVII ans*". Odoric de Pordenone : Cordier 1891, 473-475 ; Yule & Cordier 1916, II, 257 : "*Quand de la terre de prestre Jean me party, je m'en vins à une tres riche montaigne qui a nom Mellestoire. On appelle le seigneur du pais le Vieillard des Montagnes. Citz viellars avoit de bons forts murs enclos une montaigne...*".

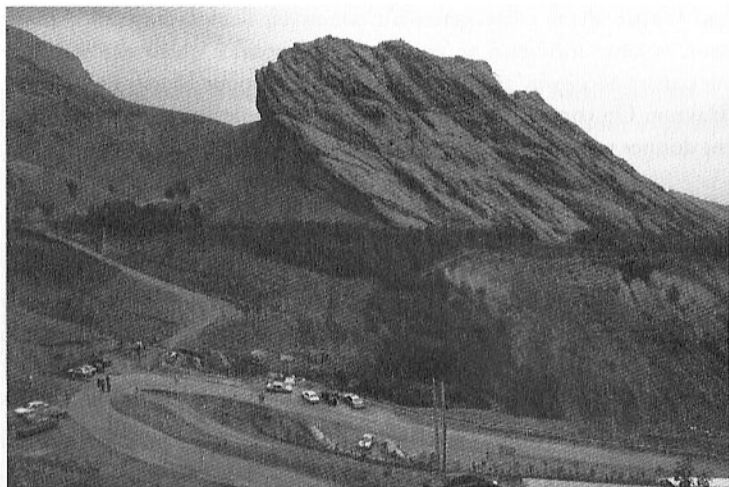


Fig. 10. Rocher d'Alamut ; cl. Ahmad Karimi, Panoramio 10 271 799.

Molhhoath", Guillaume dans "les monts Mulihet" à l'est des monts Caspiens, Marco dans "une contrée appelée Muleete" et Odoric à "Melestoire". Yule a démontré que tous ces toponymes dérivent de l'arabe *mulhid* qui signifie hérétique et qui désigne traditionnellement la secte des Assassins dans la littérature musulmane<sup>100</sup>. Dans ce contexte, le mot désigne également les monts Elbourz, au sud de la mer Caspienne. C'est donc principalement à cette région montagneuse que le Vieux de la Montagne devait son surnom. Le château d'Alamut et les autres forteresses ismaéliennes ont été pris par le Mongol Hulagu de 1253 à 1256. Or, le thème du château du Vieux de la Montagne, qui se développe après cette date, est inexistant avant le siège mongol. Benjamin de Tudèle rapporte seulement "qu'ils habitent dans de très grandes montagnes, soumis à un vieux qui y a sa résidence". Joinville ne situe pas ses Assassins (ceux qu'il a vus vers 1250 ne venaient certainement pas des monts Elbourz), et Rubrouck, témoin du départ de l'expédition d'Hulagu, cite ces montagnes sans noter leur rôle de lieu de refuge. Cinquante ans plus tard en revanche, Marco Polo, Odoric de Pordenone et Hayton racontent en détail, vraisemblablement selon une tradition persane connue jusqu'en Inde et en Chine, comment le Vieux de la Montagne charmait ses futurs assassins dans un jardin fermé par une imprenable forteresse. Or, ces trois auteurs ont du mal à situer cette forteresse. Marco Polo l'évoque entre Ormuz et Balk, soit à 800 km à l'est de son emplacement véritable. Et Odoric en parle dans une sorte de *post scriptum*, quelque part à l'ouest du pays de *Prêtre Jean*.

100 Yule & Cordier 1905, II, 141.



Ainsi, aucun de nos voyageurs n'a jamais vu l'emplacement de la forteresse d'Alamut, et cette forteresse ne prend de l'importance qu'au moment où elle est détruite par les Mongols "après trois ans de sièges" pour Marco Polo, après 27 ans pour Hayton. On commence donc grâce à cet exemple à percevoir que les Mongols savaient donner un large retentissement à leurs succès poliorcétiques.

## LES MONGOLS ET LES CHÂTEAUX

Les Mongols, quoique peuples nomades, se sont rapidement taillés une solide réputation de preneurs de villes et de châteaux. Bien avant de réduire la citadelle d'Alamut, ils se rendirent maîtres de la Perse en prenant et en rasant Merv, Samarkand, Ourguentch ou Boukhara<sup>101</sup>. Le premier ambassadeur occidental chez les Mongols, Plan-Carpin, dresse un tableau très alarmiste de cette puissance poliorcétique :

"Pour les forteresses (*munitiones*) qu'ils ont à attaquer, ils les investissent de sorte qu'il est impossible que personne n'en puisse sortir ni entrer. Ils les battent aussi furieusement avec des machines et des flèches et ne cessent jour et nuit de les harasser, afin que ceux qui sont dedans ne puissent avoir de repos. Mais eux ils prennent temps et lieu de se reposer : ils séparent leurs troupes qui se succèdent les unes aux autres pour l'attaque et le combat. Ils ont coutume aussi de se servir de la graisse des hommes qu'ils ont tués pour en faire des compositions de feux grégeois dont ils embrasent les maisons, et il n'y a aucun moyen d'éteindre ce feu [...]

Si tout cela ne leur sert à rien, et s'il y a une rivière qui passe par cette cité ou ce *castrum* qu'ils attaquent, ils arrêtent le cours de l'eau pour la faire déborder et submerger la place s'ils peuvent. Et quand cela leur manque, ils usent de la sape et des mines ; quand ils sont dedans, une partie y met le feu et l'autre combat. Si de cette manière ou d'une autre ils ne peuvent vaincre, ils établissent un camp ou des retranchements (*castrum vel munitioem*) devant elle pour se protéger des traits des ennemis"<sup>102</sup>.

La technique de la ville inondée est un souvenir du célèbre siège d'Ourguentch. Les tirs de feux grégeois sont attestés à Boukhara et Samarkand. Quant à la composition de l'huile incendiaire, elle semble plutôt faire écho au mépris qu'avaient les Mongols pour le *hashar*, la chiourme des prisonniers, souvent utilisé comme bouclier humain.

Après avoir décrit l'organisation et les techniques mongoles, Plan-Carpin donne quelques conseils pour y résister. Il faut renforcer *civitates et castra*, les tenir bien approvisionnés, empêcher les Mongols de dresser des barrages sur les rivières, et surtout préférer la bataille rangée au siège :

"Il faut savoir aussi que les Tartares aiment bien mieux que leurs ennemis se renferment dans les places que de les attendre en pleine campagne pour combattre, car alors ils ont

101 Kennedy 2002, 130.

102 Société de Géographie, 1839, 695 et sq.

coutume de dire que ce sont leurs cochons qu'ils tiennent enfermés en l'étable dont ils les garderont bien de sortir"<sup>103</sup>.

Simon de Saint-Quentin s'est aventuré moins loin vers l'Orient que Plan-Carpin, mais il recueille les mêmes traditions et les mêmes conseils, qui sont soigneusement consignés par Vincent de Beauvais :

"Si leurs ennemis s'enferment dans des châteaux, les Tartares disposent 3 000 ou 4 000 hommes ou plus autour de la forteresse pour l'assiéger, pendant qu'eux-mêmes ne s'en répandent pas moins à travers le pays pour massacrer les gens. [...]

En outre, quand ils assiègent un château ou une ville et qu'ils voient qu'ils ne peuvent pas l'emporter sur ceux qui l'habitent, ils se retirent à une faible distance et ils se dissimulent quelque peu. Et quand les assiégés croient qu'ils sont partis au loin ou même qu'ils ont abandonné leur territoire, ils ouvrent les portes de la forteresse, comme s'ils étaient en sécurité, et c'est alors que ceux-ci se jettent sur eux et prennent cette ville ou ce château. Ainsi ont-ils conquis bien des terres plus par la tromperie et par l'astuce que par la force. Quand ils massacrent les hommes d'un château qu'ils ont assiégé, pour les punir de leur résistance et aussi pour s'assurer du nombre des tués et **pour terroriser les autres gens**, ils élèvent l'un d'eux, à la façon d'un commandant de mille hommes, la tête en bas [...]"<sup>104</sup>.

Comme on le voit dans cette dernière phrase, les Mongols s'y entendent surtout pour terroriser les adversaires, afin d'obtenir plus facilement leur reddition. Si, selon le mot d'Alain Salamagne, le château est conçu non pour résister à une attaque, mais pour dissuader de la tenter, on pourrait dire que le siège est conçu non pour prendre le château, mais pour dissuader les assiégés de résister<sup>105</sup>. Visiblement, nos braves ambassadeurs franciscains, qui tiennent leurs renseignements des Mongols eux-mêmes, ont été victimes de cette guerre psychologique, et ils deviennent à leur insu les vecteurs de la campagne d'intimidation mongole. Dans la pratique, les Tartares préfèrent souvent négocier et le démantèlement des places fortes semble être l'une de leurs principales revendications. La chronique de Matthieu Paris, qui s'appuie sur le témoignage d'André de Longjumeau, rapporte ce curieux ultimatum de Baiju au prince d'Antioche :

"Cette même année (1244), à la fin de l'été, le principal roi des Tartares fit savoir à deux reprises, par des envoyés différents, qu'il eût à se plier à trois de ses exigences. La première était qu'il démantelât les murs de ses cités et châteaux. [...] C'est de la même manière que lesdits Tartares s'étaient adressés au roi d'Arménie et à certains puissants sultans sarrasins. Ce que ceux-ci ont répondu, nous l'ignorons"<sup>106</sup>.

Certes, la demande de détruire les murailles est une exigence classique depuis l'Antiquité, et qui a souvent pour but d'humilier le vaincu. Dans la description que

103 *Ibid.*, 728 : "*sed adhuc sciendum est quod Tartari plus digitunt quod homines se in civitatibus et castri claudant quam quod pugnent cum eis in campo : dicunt enim illos suos esse porcellos in hana conclusos, et ponunt eis custodes, ut superius dictum est*".

104 Richard 2005, 96, 97.

105 Salamagne 1993, 563.

106 *Ibid.*, 63.

Rubrouck donne de Derbent (voir infra), on voit que les Mongols ont abaissé les tours et détruit les créneaux : il s'agit bien d'une atteinte aux symboles, non à la capacité défensive réelle de la ville. Néanmoins, cette insistance à faire détruire les forteresses vaut également avec d'impuissance. Les Mongols s'appuient sur quelques sièges spectaculaires, dont le succès était plus dû aux divisions des assiégés qu'à leur propre supériorité, pour se forger une réputation d'invincibilité et exiger la reddition des châteaux. Mais leurs adversaires ne sont pas toujours dupes. Guillaume de Rubrouck, qui a fréquenté longuement le monde Mongol, a sans doute été conscient du jeu des Mongols. Il l'évoque au moment où il croise une ambassade du calife de Bagdad qui quitte la yourte du grand khan :

“Certains disaient à son sujet que Mangou avait fait la paix avec eux, en stipulant qu'ils devaient leur fournir 10 000 cavaliers en temps de guerre. D'autres disaient que Mangou avait dit qu'il ne ferait pas la paix s'ils ne détruisaient toutes leurs forteresses, et que l'ambassadeur avait répondu “quand vous enlèverez tous les sabots de vos chevaux, nous détruirons toutes nos forteresses”<sup>107</sup>.

Cet ambassadeur du calife, qui répond avec l'insolence suicidaire d'un Ascelin de Crémone, a parfaitement compris où se situait le rapport de force. Les Mongols dominent grâce à leurs chevaux ; l'Occident résiste grâce à ses châteaux.

En effet, pour reprendre les termes de Simon de Saint-Quentin, les Mongols peuvent mettre “3 000 ou 4 000 soldats devant un château et continuer à se répandre dans le pays”. La stratégie est gagnante quand une armée de 100 000 cavaliers au moins se répand sur un Moyen-Orient ou une Europe de l'est aux châteaux rares : Russie, Pologne, Hongrie, Ukraine et Iran. Mais leur élan se brise sur les forteresses d'Occident, de Géorgie, d'Arménie ou de Terre Sainte. Les châteaux ont peut-être sauvé l'Occident de l'invasion mongole.

## VOYAGEURS, MONGOLS ET CHÂTEAUX

Ce voyage dans le récit, dans le discours des voyageurs, nous aide à mieux appréhender l'importance et la réalité du château occidental.

Il y a tout d'abord des châteaux réels. Le premier cercle des châteaux occidentaux, le maillage dense des forteresses privées qui éparpillent la résistance et rendent l'invasion impossible ; le second cercle des forteresses royales, en Grèce, en Turquie, en Iran, grandioses bâtiments dont la rhétorique belliqueuse met en scène un pouvoir guerrier sédentaire. Au-delà de l'Oural, le concept de la résidence défensive ostentatoire disparaît. Il n'y a que des bourgs fortifiés, des camps militaires, des *oppida* refuges, des grandes murailles ponctuées par leds fortins des garnisons, ou des

107 Kappler 1997, 194 ; Société de Géographie 1839, 368 : “*Alii dicebant quod Mangu dixerat quod non facerent pacem nisi destruerent omnes munitiones suas et nuncius respondit “Quando vos auferetis omnes ungulas equorum vestrorum, nos destruemus omnes munitiones nostras”.*”

retranchements sommaires contraints par la nécessité, comme la tour de Rubicon à Lanzarote ou le camp retranché des Polo sur les plages de Sumatra.

Puis il y a le monde des châteaux imaginaires : ceux du bout du monde, qui gardent l'accès des confins de la terre : châteaux magiques des *imm-rama* irlandaises à l'ouest, tours mythiques du Cypangu inviolé à l'est. Et ceux du bout des temps : châteaux mythiques des débuts oubliés, comme le château de Maloysel aux Canaries ou le fort des Dieppoïis au Ghana ; châteaux mythiques des fins légendaires : le château du Tangut où tomba Gengis Khan ; l'introuvable château d'Alamut où résistaient les Assassins.

D'un bout à l'autre de l'œcoumène, la fortification utilise un vocabulaire curieusement unifié, à base de fossés, de hauts murs crénelés et de portes monumentales. Mais, dans ce langage universel, l'Occident se distingue par quelques expressions propres, qui s'exporteront après le Moyen Âge : la tour, le pont-levis, et la très occidentale maison forte.

## Références bibliographiques

### Éditions de récits

- Arbois de Jubainville, H. d' (1892) : "La navigation de la barque de Mael Duin" (trad. F. Lot), *Cours de littérature celtique*, t. V, 1892, rééd. Osnabrück, 1970.
- Aznar, E., Corbella, D., Pico, B., Privat, M. et A. Tejera (2008) : *Le livre nommé le Canarien. Textes français de la conquête des Canaries au XV<sup>e</sup> siècle*, Paris.
- Avezac, M.-A. d' (1838) : *Jean du Plan Carpin. Relation des Mongols ou Tartares par le frère Jean du Plan de Carpin*, Paris.
- Badel, P.-Y. (1998) : *Marco Polo. La description du monde*. Paris [Lettres Gothiques n° 4551] (édition et traduction de la version française FG).
- Bejczy, I. (2001) : *La lettre du prêtre Jean : une utopie médiévale*, Paris.
- Benedetto, L. F. (1928) : *Il Milione, prima edizione integrale*, Florence.
- Bergeron, P. (1735) : *Voyages faits principalement en Asie dans les XII, XIII, XIV et XV siècles par Benjamin de Tudèle, Jean du Plan-Carpin, N. Ascelin, [et al.], accompagnés de l'Histoire des Sarrasins et des Tartares, et précédés d'une Introduction concernant les voyages et les nouvelles découvertes des principaux voyageurs*. La Haye. 2 vol. (vol. I : Jean de Béthencourt, Benjamin de Tudèle, Jean de Plan-Carpin, Guillaume de Rubrouck. Vol. 2 Roger Bacon, Marco Polo, Histoire des Tartares, Jean de Mandeville, Ambroise Contareni.)
- Bourdon, L. (1994) : *Gomes Eanes de Zurara. Chronique de Guinée (1453)*, Paris.
- Bresc, H et A. Nef (1999) : *Idrisi. La première géographie de l'occident*, Paris, (Publication de la partie occidentale de l'œuvre).
- Chabot, J.-B. (1893) : "Histoire de Mar Jabalaha III, patriarche des Nestoriens (1281-1317) et du moine Rabban Çauma, ambassadeur du roi Argoun en occident (1287)", *Revue de l'Orient latin*, I, 1893, 567-610 ; II, 1894, 73-142, 235-304, rééd. Paris 1895.
- Cordier, H. (1891) : *Les voyages en Asie au XIV<sup>e</sup> siècle du bienheureux frère Odoric de Pordenone, religieux de saint François*, Paris.
- (1925) : *Mirabilia descripta / les merveilles de l'Asie par le père Jourdain Catalani de Sévérac*. Texte latin, fac-similé et traduction française, Paris.
- Deluz, Chr. (1993) : *Jean de Mandeville. Voyage autour de la Terre*, Paris.
- Dottin, G. (1926) : *L'épopée irlandaise*, Paris ; rééd. 1980 (navigation de Bran).

- Dulaurier, E. (1869) : *Recueil des historiens des croisades : documents arméniens*, Paris, 1869-1906, 2 vol. (Contient Hayton, la *Flore des estoires d'Orient*).
- Géret-Laferté, M. (2004) : *Poggio Bracciolini. De l'Inde : les voyages en Asie de Niccolò de' Conti*. Turnhout.
- Gousset, M.-Th. (2002) : *Le livre des merveilles du monde. Marco Polo*, Paris.
- Gravier, G. (1874) : *Jean de Béthencourt. Le Canarien : livre de la conquête et conversion des Canaries (1402-1422)*, Rouen.
- Gravier, M. (1955) : *La Saga d'Erik le Rouge. Le récit des Groenlandais*, Paris.
- Harboun, H. (1986) : *Les voyageurs juifs du Moyen Âge : Benjamin de Tudèle, Pétahia de Ratisbonne, Natanaël Hacohen*, Aix-en-Provence.
- Jaubert, P.-A. (1840) : *Géographie d'Edrissi*, Paris, 1836-1840.
- Kappler, Cl.-Cl. et R. Michaud (1997) : *Guillaume de Rubrouck. Voyage dans l'empire mongol. 1253-1255*, Paris.
- Kappler, R. et R. et S. Michaud (2004) : *Marco Polo, le Devisement du monde*, Paris.
- Luard, H. E. (1873) : *Matthaei Parisiensis monachi Sancti Albani Chronica majora*, 7 vol., Londres, 1873-1883 (Rerum britannicarum medii aevi scriptores, 57). Premier voyage d'André de Longjumeau : V, 113-116.
- Merisalo, O. (1993) : *Poggio Bracciolini, "de uarietate fortunae", Edizione critica con introduzione et commento*, Helsinki.
- Monfrin, J. (1995) : *Joinville. Vie de saint Louis*, Paris.
- Ó hAodha, D. (1997) : "The Poetic Version of the Voyage of Snédgus and Mac Riagla", *Dán do Oide : Essays in memory of Conn R. Ó Cléirigh*, Dublin.
- Paule, Ch.-D. (1995) : *Les voyageurs arabes*, Paris.
- Paulmier-Foucard, M. (2004) : *Vincent de Beauvais et le grand miroir du monde*, Turnhout [extraits].
- Richard, J. (1965) : *Simon de Saint-Quentin. Histoire des Tartares*, Paris.
- (2005) : *Au-delà de la Perse et de l'Arménie : l'Orient latin et la découverte de l'Asie intérieure. Quelques textes inégalement connus aux origines de l'alliance entre Francs et Mongols (1145-1262)*, Turnhout. (Traductions d'Oton de Freising, La Relation du roi David, Matthieu Paris, Simon de Saint-Quentin, Vincent de Beauvais...).
- Schmitt, Père Cl. (1961) : *Jean du Plan Carpin. Histoire des Mongols*, Paris.
- Serra Rafols, E. et A. Cioranescu (1959) : *Le canarien ; crónicas francesas de la conquista de Canarias*, La laguna de Tenerife, 1959-1965 (3 vol).
- Short, I. (1984) : *Le voyage de saint Brandan : poème de Benedeit (XI<sup>e</sup> siècle)*. Paris.
- Selmer, C. (1959) : "Navigatio sancti Brendani abbatis" from early Latin manuscripts, edited with introduction and notes by Carl Selmer. Notre Dame (Publications in Mediaeval Studies, 16), réimpr. Dublin 1989.
- Skelton, R. A., Th. E. Marston et G. D. Painter (1965) : *The Vinland map and the Tartar relation*, New Haven (Connecticut).
- Société de géographie (1824) : *Recueil de voyages et de mémoire*, t. I, Paris (Marco Polo : version F franco-italienne et version P latine)
- (1839) : *Recueil de voyages et de mémoire*, t. IV, Paris (intro et texte latin de Jourdain Catala par Coquebert de Montbert : 37-65 ; de Guillaume de Rubrouck par Michel et Wright : 215-393 ; de Jean de Plancarpin par d'Avezac : 603-773).
- Stokes, W. (ed. and trans.) (1893) : "The Voyage of the Hui Corra", *Revue Celtique*, XIV, 22-69.
- (1905) : "The Adventure of St. Columba's Clerics", *Revue celtique*, XXVI, 130-170 [from Yellow Book of Lecan, col. 707-715].
- T'Serstevens, A. (1959) : *Les précurseurs de Marco Polo*, Paris.
- Van den Wyngaert, A. (1924) : *Jean de Montcorvin, O.F.M., premier archevêque de Khanbaliq, 1247-1328*, Lille.
- (1929) : *Sinica franciscana, I, itinera et relationes fratrum minorum saec. XIII et XIV*, Florence.
- Verrier, Fr. (2003) : *Voyage en Afrique noire d'Alvise Cāda Mosto (1455 et 1456)*, Paris.
- Yérasimos, St. (1980) : *Marco Polo, le devisement du monde, le livre des merveilles* (Traduction de Louis Hambis d'après le texte établi par Moule et Pelliot), Paris.

- Yule, H. et H. Cordier (1903) : *The travels of Marco Polo : the Complete Yule-Cordier Edition*, reed. Toronto, Londres, 1992.
- (1916) : *Cathay and de way thither, being a collection of medieval notice of China*. 4 vol. London. Rééd. New Delhi 1995. (II : *The travels of Friar Odoric*. III : *letters and reports of missionary friars*)
- Wolska-Conus, W. (1968) : *Cosmas Indicopleustès : Topographie chrétienne*, 3 vol., Paris (Sources Chrétiennes 141, 159, 197).

## Récits de voyages

- André de Longjumeau, premier voyage** : lat. : Luard 1873, V, 113-116 ; fr. : Richard 2005, 68-71.
- André de Longjumeau, second voyage** : Monfrin 1995, § 133-135 et 471-491, p. 67 et 233-243.
- André de Pérouse** : lat. : Van den Wyngaert 1929 ; angl. : Yule 1916, III.
- Ascelin de Crémone** : Paulmier-Foucard 2004, 293 ; Richard 1965 ; Richard 2005, 139-158.
- Alvise Ca'da Mosto** : Verrier 2003.
- Benjamin de Tudèle** : Bergeron 1735, I ; Harboun 1986.
- Bran (navigation)** : Dottin 1926.
- Brandan (Voyage de saint)** : Short 1984 (éd. et trad.)
- Brendani (navigatio sancti)** : Selmer 1959.
- Cosmas Indicopleustès** : Wolska-Conus 1968.
- C. de Bridia** : Skelton 1965.
- Francis Pegolotti** : Yule 1916, III, 143-171.
- Gomes Eanes de Zurara** : Bourdon 1994.
- Guillaume de Rubrouck** : lat. : Société de Géographie 1839, 215-393 ; fr. : Kappler & Michaud 1997 ; T'Serstevens 1959, 207-331.
- Hayton** : Dulaurier 1869, II.
- Hui Corre (navigation de)** : Stokes 1893, 22-69.
- Idrisi** : Jaubert 1840 ; Bresc & Nef 1999 (pour l'occident).
- Jean de Béthencourt** : Bergeron 1735, I ; Gravier 1874 ; Serra Rafols 1959, Aznar 2008.
- Jean de Mandeville** : Deluz 1993 ; Bergeron 1735.
- Jean de Marignolli** : lat. : Van den Wyngaert 1929 ; angl. : Yule & Cordier 1916, III.
- Jean de Montecorvino** : lat. : Van den Wyngaert 1924 ; angl. : Yule & Cordier 1916, III.
- Jean de Plan-Carpin** : lat. : Société de Géographie 1839, 603-773 ; fr. : Bergeron 1735, I ; Avezac 1838 ; T'Serstevens 1959, 129-193 ; Schmitt 1961 ; citations dans Paulmier-Foucard 2004.
- Jourdain Catala** : lat. : Société de géographie 1839, 3-63 ; lat. et fr. : Cordier 1925 ; angl. : Yule 1916, III (les lettres).
- Lettre de Prêtre Jean** : Bejczy 2001, 179-191.
- Marco Polo** : Société de géographie 1824 (version F et L) ; Yule & Cordier 1903 (trad. anglaise, annotée) ; Yérasimos 1996 (trad. intégrale de Moule) ; Badel 1998 (éd. française FG) ; Kapper 2004 (trad. complétée).
- Ms fr 2810** : Gallica, Mandragore ; Gousset 2002.
- Mael Duin (navigation)** : Arbois de Jubainville 1892, V.
- Nicolo de Conti** : lat. : Merisalo 1993 ; fr. : Gêret-Laferté 2004.
- Odoric de Pordenone** : lat. : AASS, 14 janvier, 986-992 (extraits) ; Van den Wyngaert 1929 ; fr. : Cordier 1891 ; angl. : Yule & Cordier 1916, II.
- Rabban Çauma** : Chabot 1893.
- Récit des Groenlandais** : Gravier 1960, 107-159 (éd. et trad.)
- Saga d'Éric le Rouge** : Gravier 1960, 43-106 (éd. et trad.)
- Simon de Saint-Quentin** : lat. : Richard 1965 ; fr. Paulmier-Foucard 2004, 293-298 ; Richard 2005, 83-137.
- Snédgus et Mac Ríagla (navigation de)** : version poétique : Ó hAodha 1997, 419-438. Version en prose : Stokes 1905, 130-170.

## Travaux de recherche

- Avezac, M.-A. d' (1845) : *Notice des découvertes faites au Moyen Âge dans l'océan atlantique, antérieurement aux grandes explorations portugaises du XV<sup>e</sup> siècle*, Paris.
- Aznar Vallejo, E. et A. Tejera Gaspar (1989) : *El Asentamiento franconormando de "San Marcial del Rubicón" (Yaiza, Lanzarote). Un modelo de arqueología de contacto*, Yaiza.
- (2004) : *San Marcial del Rubicón : la primera ciudad europea de Canarias*, La Laguna.
- Bajpakov, K. M. (1986) : *Srednevekovnja gorodskaja kul'tura Juznogo Khazaxstana i Semirec'ja (La culture urbaine du haut Moyen Âge dans le Khazakhstan méridional et de Semiretchiè)*, Alina-Ata (résumé en anglais dans *Studia Iranica*, 1992).
- Braun, G. et Hogenberg (1572) : *Civitates terrarum*, Cologne.
- Dapper, O. (1668) : *Naukeurige Beschrijvinge der Afrikaeniche gemesten*, Amsterdam.
- Deluz, Chr. (1984) : *Le livre de Jehan de Mandeville : une "géographie" au XIV<sup>e</sup> siècle*, Tours (4 vol).
- Fréville, Ch.-E. de (1857) : *Mémoire sur le commerce maritime de Rouen*, Rouen.
- Gadrat, Chr. (2005) : *Une Image de l'orient au XIV<sup>e</sup> siècle. Les Minubilia descripta de Jordan Catala*, Paris.
- Guéret-Laferté, M. (1994) : *Sur les routes de l'Empire mongol : ordre et rhétorique des relations de voyages aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles*, Paris.
- Jimenez Gonzalez, J. J. (1999) : *Gran Canaria prehistórica : un modelo desde la arqueología antropológica*. Santa Cruz de Tenerife.
- Kennedy, H. (2002) : *Mongols, Huns and Vikings*, Londres.
- Lelièvre, D. (2004) : *Voyageurs chinois à la découverte du monde, de l'Antiquité au XIX<sup>e</sup> siècle*, Genève.
- MacNeill, T. (2000) : *Castles in Ireland, feudal power in a Gaelic world*, Routledge, UK.
- Maunay, R. (1950) : "Les prétendues navigations dieppoises à la côte orientale de l'Afrique au XIV<sup>e</sup> siècle", *Bulletin de l'Institut français de l'Afrique Noire*, janvier 1950, 122-135.
- Mollat du Jourdin, M. (1952) : *Le commerce de la haute Normandie au XV<sup>e</sup> siècle*, Paris.
- Mourre, M. (1978) : *Dictionnaire encyclopédique d'histoire*, Paris.
- Musée national d'histoire du Japon (1993) : *Histoire et civilisation du Japon ; catalogue du musée national d'histoire du Japon*, Sakura.
- Pelliot, P. (1923) : "Les Mongols et la papauté : Ascelin", *Revue de l'Orient chrétien*, 3<sup>e</sup> série, t. 3 (t. 23), 1923, 3-33 ; t. 4 (t. 24), 1924, 225-325.
- (1931) : "Les Mongols et la papauté : André de Longjumeau", *Revue de l'Orient chrétien*, 3<sup>e</sup> série, t. 8 (t. 28), 1931-1932, 3-84.
- (1959) : *Notes on Marco Polo*, Paris, 3 vol : 1959, 1963, 1973.
- Perez Embid, F. (1948) : *Los descubrimientos en el Atlántico y la rivalidad castellano-portuguesa hasta el tratado de Tordesillas*, Séville.
- Richard, J. (1975) : *Orient et Occident au Moyen Âge : contacts et relation*, Londres (recueil d'articles).
- (1977) : *La papauté et les missions d'Orient au Moyen Âge (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle)*, Paris - Rome.
- (1981) : *Les récits de voyages et de pèlerinage*, Turnhout (typologie des sources du Moyen Âge occidental).
- Salamagne A. (1993) : "Le symbolisme monumental et décoratif : expression de la puissance seigneuriale", *Seigneurs et seigneurie au Moyen Âge*, Paris.
- Seaver, K. A. (2004) : *Maps, myths and men : the story of the Vinland map*, Stanford.
- Serra Rafols E. (1952) : "Castillos betancurianos de Fuerteventura", *Revista de historia*, t. XVIII, 509-527.
- Villault de Bellefond, (1669) *Relation des Costes d'Afrique appelées Guinées*, Paris, 409-438.





Les demeures n'ont pas été étudiées pour elles mêmes, mais plutôt pour leurs images dans les yeux, dans les rêves et dans les souvenirs des voyageurs. Leurs perspectives changent avec leurs motifs de voyage et leurs conditions sociales. L'impression que donnent ces édifices, maisons fortes ou plaisantes, varie selon les modes de mobilité des aristocraties, les styles et les conventions de ces élites. Il s'agit bel et bien d'une histoire du regard qu'ont porté sur leur environnement des générations de nobles et riches personnes. (Y.-M. Bercé)

Chr. Mazzoli-Guintard, <i>Les forteresses urbaines de Málaga dans les récits des voyageurs arabes (x<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècles)</i> .....	11
I. Maer De Souza Taveira, <i>Châteaux et voyages dans la littérature vernaculaire du xii<sup>e</sup> siècle</i> .....	29
Ph. Mignot, <i>Jean l'aveugle, un roi en mouvement (1311-1346)</i> .....	41
H. Mouillebouche, <i>Le château dans les récits des grands voyageurs au Moyen Âge</i> .....	57
T. Poklewski-Koziell, <i>Le voyage dans les châteaux royaux de Grande Pologne de trois députés polonais en service (1564-1565)</i> .....	93
G. Poisson, <i>Le château de Chillon sous la plume des voyageurs à l'époque moderne</i> .....	99
A. Eche, <i>Des murs empourprés de sang : l'imaginaire du château de Blois dans les écrits des voyages français et anglais des xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles</i> .....	113
A. Sebbah, <i>Un voyageur sans nostalgie ?</i> .....	127
Cl. Petitfrère, <i>La visite à Chanteloup ou la cour de Choiseul</i> .....	141
Th. Fouilleron, <i>Miroir du prince. Le palais de Monaco vu par les voyageurs français (xvii<sup>e</sup>-xix<sup>e</sup> siècles)</i> .....	157
M. Lenderová, <i>Châteaux de voyageuses (1782-1914)</i> .....	179
G. Franconie, <i>Voyage au château et mariage dynastique dans la France de Louis-Philippe</i> .....	191
Cl.-I. Brelot, <i>La monarchie retrouvée : l'Allemagne dans les voyages d'un légitimiste français (1837-1848)</i> .....	205
J. Glikman, <i>Le tour de France de Louis-Napoléon, de l'esquive des châteaux à la conquête des Tuileries</i> .....	225
Chr. Egli, <i>Le château d'Arenenberg, en Suisse, et ses visiteurs célèbres</i> .....	241
B. Goujon, <i>Voyageurs et visiteurs dans les châteaux du département de la Marne au xix<sup>e</sup> siècle</i> .....	259
L. Hennequin-Lecomte, <i>Pèlerins du château de Vizille : itinéraires d'une géographie sensible et citoyenne au tournant de la période contemporaine</i> .....	275
Y.-M. Bercé, <i>Conclusion</i> .....	289
Actualités archéologiques en Aquitaine – Bilan de l'archéologie médiévale en Aquitaine pour l'année 2008, extraits réunis par H. Mousset.....	297

isbn 978-2-35613-033-4

issn 1962-1744



(01) 9782356130334

<http://ausonius.u-bordeaux3.fr/EditionsAusonius>

prix 25 €